

La revue catholique des idées et des faits

UT SINT UNUM!

vendredi 8 mai 1925

Sommaire :

La mort de Voltaire

Où tout finit du mieux qu'il peut

Elections et parlementarisme

Le capitalisme devant le mur

André Bellessort

Paul Cazin

A. Carnoy

Hilaire Belloc

Les idées et les faits : Chronique des idées : Il y a un siècle, Mgr J. Schyrgens. —
Rome, Th. Bondroit.

La Semaine

* Après M. Vandervelde, le comte de Broquville a échoué, et le pays est toujours sans gouvernement.

Chez les libéraux, dont l'abstention empêche la reconstitution de la majorité d'avant les élections, deux courants semblent se dessiner : l'un pour une politique de collaboration ou de soutien, l'autre pour l'obstination.

A droite aussi il y a deux tendances : les démocrates chrétiens inclinent vers une alliance gouvernementale catholico-socialiste.

Il faut compromettre les socialistes, disent-ils, les émousser, limiter le mal qu'ils peuvent faire.

Le malheur, répondons-nous, c'est qu'ils ont une équipe de chefs qui savent ce qu'ils veulent ; que dans un gouvernement ils domineront, manœuvrant les

catholiques en les obligeant à céder toujours pour éviter pire...

Le malheur encore c'est qu'un gouvernement dit « démocratique » n'inspirera pas confiance au pays. L'épargne belge aura peur d'aventures hasardées et coûteuses. Les Bons de Trésor ne trouveront plus preneur. L'inflation suivra... et ce sera la vie chère.

* Pas de cortège révolutionnaire le 1^{er} mai, a dit le gouvernement français.

Fort bien.

Mais voilà que le même gouvernement défend toute manifestation patriotique le 10 mai, fête de Jeanne d'Arc...

A vouloir tenir la balance égale entre le bien et le mal, on va droit à l'anarchie.

Bruxelles : 11, Boulevard Bischoffsheim.

(Tél. 220,50; Compte chèque postal 1 489,16)

Journal

CHOCOLAT

D U C

CHOCOLAT



DU C ANVERS

La

Grande
Marque
Belge

Crédit Général Liégeois

CAPITAL : 90.000.000 SOCIÉTÉ ANONYME RÉSERVES : 26.000.000

SUCCURSALE DE BRUXELLES :

68, Rue Royale et 35, Rue des Colonies

BUREAUX :

BRUXELLES-MARITIME, 30, Place Saintelette
VILVORDE, Rue de Louvain

□ □ □

Ne conservez pas votre argent sans lui faire produire un intérêt, même si vous en prévoyez l'emploi dans un délai prochain. Placez-le à court terme au **CRÉDIT GÉNÉRAL LIÉGEOIS**, qui bonifie actuellement :

En compte de QUINZAINE (préavis de 3 jours)	5.00 %
En compte à UN MOIS (préavis de 3 jours avant le 15)	5.00 %
En compte de SIX MOIS (au 15 ou au 20 du mois)	5.25 %

Avec facilité de retrait anticipé :

1° Après le cinquième mois	5.20 %
2° Après le quatrième mois	5.15 %
3° Après le troisième mois	5.10 %
4° Après le deuxième mois	5.05 %
5° Après un mois	5.00 %

Ces placements temporaires, très avantageux, peuvent être faits par sommes rondes : 500 francs minimum et multiples de 500 fr.

MAISON DU LYNX

34, Rue de la Bourse, BRUXELLES

◇
La netterie
Optique
Jumelles
Baromètres
◇



◇
Faces à main
—
Articles de luxe
et
ordinaires
◇

Exécution soignée
des ordonnances de MM. les Médecins-Oculistes

QUI S'HABILLE BIEN

S'HABILLE CHEZ

François Vanderlinden

Rue des Cultes, 17, BRUXELLES

La mort de Voltaire⁽¹⁾

Il y avait près de trente ans que Voltaire n'avait revu Paris où, depuis sa sortie du collège, il n'était jamais resté trois années de suite. Le bruit de sa mort avait couru plusieurs fois. Dès 1774, en prévision de cet événement, le ministre et secrétaire d'État Bertin avait envoyé, de par le roi, à l'intendant de Bourgogne, pour qu'il la transmitt à son subdélégué de Gex, une lettre cachetée qui ne serait ouverte que sur son ordre et qui lui enjoignait « de se transporter dans les maisons du sieur Voltaire et d'y mettre les scellés sur les papiers, toutes correspondances ou écrits concernant les princes et leur cour, ministres ou gouvernement, et en particulier la cour et le gouvernement de France, comme aussi tout écrit ou manuscrit concernant la religion et les mœurs même ceux d'histoire, de littérature, de philosophie, dans lesquels, — ajoutait le ministre — il larde toujours du sien ».

Cependant le vieillard qui avait, à l'en croire, presque autant de maladies que d'années, et qui se représentait « comme un vieux hibou près de mourir dans une mesure entre le mont Jura et les grandes Alpes », continuait, tout en se plaignant d'être sourd, d'entendre ce qu'on disait à voix basse; tout en gémissant de ne plus y voir, d'arracher les petites herbes parasites sous les feuilles de ses tulipes; tout en se lamentant sur la perte de ses forces de travailler avec acharnement. Dans sa chambre meublée en damas bleu clair, devant les portraits de ces parfaits comédiens Lekain et Frédéric II, il vivait entre son clystère et son écritoire. Son entourage ne prêtait plus d'attention à ses doléances. On finissait par penser ce que lui avait dit jadis un mauvais plaisant, impatient à l'énumération de ses maux, qu'un squelette comme lui ne devait pas craindre la mort, n'ayant pas de quoi mourir. Un autre avait imprimé assez drôlement qu'il avait oublié de se faire enterrer. Son *Épître à Boileau* et son *Épître à Horace*, écrites dans ses dernières années, semblaient leur annoncer son arrivée prochaine. Mais il reculait toujours l'heure de son départ, sans la redouter, assurait-il à Horace :

J'ai vécu plus que toi, mes vers dureront moins;
Mais au bord du tombeau je mettrai tous mes soins
A suivre les leçons de ta philosophie,
A mépriser la mort en savourant la vie.

Mais l'idée de sa dernière heure le hantait depuis longtemps. Il voulait se persuader que ce n'était point le sommeil éternel qu'il redoutait, mais seulement l'appareil dont la mort s'entoure, et, comme il l'écrivait à M^{me} du Deffand, la barbarie de l'Extrême-Onction, la cruauté qu'on a de nous avertir que tout est fini pour nous. « A quoi bon venir nous prononcer notre sentence? Elle s'exécute bien sans que le notaire et les prêtres s'en mêlent. Il faut avoir fait ses dispositions de bonne heure et ensuite n'y plus penser du tout. On dit quelquefois d'un homme : *il est mort comme un chien*; mais vraiment un chien est très heureux de mourir sans tout cet attirail dont on persécute le dernier moment de notre vie. Si on avait un peu de charité pour nous, on nous laisserait mourir sans nous en rien dire (2). » Quand il songe à la mort de La Fontaine, dont l'abbé d'Olivet avait réimprimé la conversion racontée par l'oratorien Pouget, il est révolté de l'insolence fanatique du prêtre et de son affectation à répéter vingt fois au vieil enfant : « Votre livre infâme, monsieur... Le scandale de votre infâme livre, monsieur... Les péchés dont votre livre infâme a été la cause... La réparation publique que vous devez, monsieur, pour votre livre infâme... » Et il s'écrie : « L'aventure de Pouget avec le bonhomme La Fontaine est au fond celle de

l'âne dans la fable admirable des *Animaux malades de la peste*. » Il s'inquiétera de savoir si M. d'Argenson est mort en philosophe ou en poule mouillée. « Il faut avouer que les anciens, nos maîtres en tout, avaient sur nous un grand avantage : ils ne troublaient point la vie et la mort par des assujettissements qui rendent l'une et l'autre funestes. On vivait, du temps des Scipion et du César, on pensait et on mourait comme on voulait; mais pour nous autres, on nous traite comme des marionnettes (1). » Passe encore que nous en soyons dans la main de l'éternel Demiurge, et nous en sommes, nous qui ne savons ni pourquoi ni comment cette main invisible fait mouvoir nos ressorts et ensuite nous jette et nous entasse dans la boîte. Mais que nos pareils en usent ainsi avec nous, c'est une chose intolérable. Pantins dont Dieu tient les fils : soit! Rions de tout: faisons des gambades sur le bord de notre tombeau; tâchons de mourir en riant. Ses derniers vers, datés de 1778, ou du moins sa dernière jolie pièce n'était qu'une variation sur ce thème dont il essayait d'amuser son horreur du néant, car enfin, disait-il, si le néant a du bon, « il est impossible de l'aimer véritablement malgré ses bonnes qualités ».

Adieu; je vais dans ce pays
D'où ne revint point feu mon père;
Pour jamais, adieu, mes amis,
Qui ne me regretterez guère.
Vous en rirez, mes ennemis;
C'est le *Requiem* ordinaire.
Vous en fâterez quelque jour;
Et lorsqu'aux ténébreux rivages
Vous irez trouver vos ouvrages,
Vous ferez rire à votre tour...
Petits papillons d'un moment,
Invisibles marionnettes
Qui volez si rapidement
De Polichinelle au néant,
Dites-moi donc ce que vous êtes.
Au terme où je suis parvenu
Quel est le mortel le moins à plaindre?
C'est celui qui ne sait rien craindre,
Qui vit et qui meurt inconnu.

Mais un homme qui le connaissait, qui l'avait vu de très près dans ses infirmités, doutait fort qu'il gardât jusqu'au bout ce stoïcisme funambulesque. « S'il meurt gaiement comme il l'a promis à Horace, écrivait le docteur Tronchin, je serai bien trompé. Il ne se gênera pas pour M^{me} Denis, pour la nièce de Corneille, pour ses gens, en un mot pour un si chétif parterre qui n'en vaut pas la peine; il se laissera tout bonnement aller à son humeur, à sa poltronnerie et à la peine qu'il aura de quitter le certain pour l'incertain, car, quoique Fréron, Clément, Sabatier... dérangent un peu sa béatitude, il faut convenir qu'il lui en reste assez pour préférer ce qui lui en reste à un avenir qui n'est pourtant pas aussi clair que le ciel des îles d'Hyères, ou que celui de Montauban, aux yeux d'un octogénaire né poltron et un peu brouillé avec la vie éternelle. Je le crois fort affligé de sa fin prochaine : je parie qu'il n'en plaisante point. La fin est pour Voltaire un fichu moment s'il conserve sa tête jusqu'au bout. » (2)

Au début de 1777, il eut une petite attaque d'apoplexie : ce fut ainsi qu'il appela une série d'étourdissements violents. Et sa crainte de mourir raviva le désir, qui ne l'avait jamais abandonné de revoir Paris : « Il serait trop ridicule, écrivait-il à d'Argental

(1) Conférence prononcée aux Grandes Conférences Catholiques.

(2) 9 mai 1764.

(1) 31 août 1764.

(2) Lettre citée par PÉREY et MAUGRAS, *la Vie intime de Voltaire*.

trois ans plus tôt, que Jean-Jacques le Genevois eût la permission de se promener dans la cour de l'archevêché, que Fréron pût aller voir jouer l'*Écossaise*, et moi que je ne pusse aller ni à la messe ni aux spectacles dans la ville où je suis né. » Mais il s'était toujours heurté à la volonté de Louis XV. Ni Choiseul ni M^{me} de Pompadour n'avaient rien pu. Il avait espéré que M^{me} du Barry serait plus heureuse. Elle lui avait envoyé deux coussins d'or brodés de sa main, son portrait et deux baisers.

Quoi, deux baisers sur la fin de ma vie !
 Quel passeport vous daignez m'envoyer !
 Deux : c'est trop d'un, adorable Egérie :
 Je serai mort de plaisir au premier.

C'était peut-être un passeport pour l'autre monde : ce n'en était pas un pour Paris. Le roi n'accorda pas à M^{me} du Barry ce qu'il avait refusé à M^{me} de Pompadour. Louis XV mourut. Dans l'*Éloge funèbre* que Voltaire écrivit, le ressentiment de son exil céda entièrement à la reconnaissance que les Français devaient au fondateur de l'École militaire et les philosophes au prince qui avait dispersé les Jésuites et aboli la vénalité de la magistrature. Il compta sur la bienveillance de Louis XVI ; mais il ignorait que Louis XVI éprouvait à son égard la même antipathie que son aïeul. Le surintendant de Monsieur lui demanda un divertissement pour la fête que le frère du roi désirait donner à la reine au château de Brunoy. Le poète se rappela le jeu de l'*Hôte et l'Hôtesse* que l'empereur Léopold avait offert à Pierre le Grand lors de son passage à Vienne et qu'il avait décrit dans son *Histoire de Russie*. L'empereur est l'hôte ; l'impératrice, l'hôtelière ; et ils reçoivent toutes les nations vêtues à la plus ancienne mode de leur pays. Voltaire brocha sur ce canevas ingénieux une petite pièce fort médiocre, mais qui plut à la jeune reine ; et il crut que « sa furieuse passion de l'avoir pour protectrice » serait satisfaite. C'était oublier qu'elle était la fille de Marie-Thérèse et que Marie-Thérèse détestait l'impie. Il n'avait rien à attendre de ses enfants ni même de son fils aîné, l'empereur Joseph II, malgré sa réputation de philosophe.

En 1777 ce monarque, qui voyageait sous le nom de comte de Falkenstein et dont les Parisiens s'étaient engoués à cause de ses manières libres et du dédain qu'il affichait pour l'étiquette, regagna ses États par la route de Lyon et de la Suisse. Tout le monde était convaincu qu'il s'arrêterait à Ferney. Frédéric II l'avait annoncé au Patriarche sur un ton ironique. D'Alembert se réjouissait à la pensée que cette visite impériale prolongerait de plusieurs années la vie de l'éternel agonisant. Toute l'Europe et tout le canton de Gex guettaient cette rencontre du Philosophe et de l'Empereur. On savait le jour et l'heure de l'arrivée. Voltaire, paraît-il, avait mis sa grande perruque dès huit heures du matin et son cuisinier avait préparé un dîner magnifique. Ferney s'était massé aux abords du château. L'Empereur passa au galop : les bonnes gens n'entendirent que les claquements de fouet du postillon. A Genève comme à Paris, comme un peu partout, les uns en firent des gorges chaudes, les autres s'indignèrent de cette insulte au génie et à la philosophie ; et Frédéric II fut trop content de mêler sa voix à ce concert de réprobation. Voltaire, blessé au plus vif de son amour-propre, sentit le besoin de prendre une revanche dans l'opinion publique ; et cette revanche, sa rentrée à Paris la lui fournirait peut-être.

Autour de lui on le pressait de partir. M^{me} Denis soupirait après les honneurs et les plaisirs que la capitale réservait à la nièce de Voltaire. Le marquis de Villette et sa jeune femme Belle et bonne jugeaient l'hiver un peu rude et morne dans la solitude de Ferney. A Paris le parti des Encyclopédistes s'agitait. Si quelques amis plus prudents savaient trop de quelles inconséquences il était capable pour ne pas appréhender qu'il sortit de cette retraite dont « l'éloignement le mettait presque au rang des morts », des grands morts intangibles, la plupart escomptaient déjà le triomphe de son arrivée qui serait en même temps celui de la philosophie. On lui écrivait qu'il se devait de prouver à l'Europe qu'aucune interdiction ne lui fermait sa ville natale, et que d'ailleurs il y était attendu. On lui insinua que la cour, le roi, la reine, les frères du roi avaient envie de le voir. On l'attirait par tous ses faibles. Mais ce fut son Irène qui acheva de le décider, la dernière fille de son imagination, sa dernière tragédie.

Irène est une princesse de Byzance mariée contre son gré à l'empereur Nicéphore, amoureuse et adorée du prince grec Alexis Comnène. Alexis renverse Nicéphore qui se conduisait fort mal

envers sa femme et envers son peuple, et le tue. Le père d'Irène, retiré du monde, accourt du fond de son ermitage et représente à sa fille qu'elle ne peut épouser le sanglant usurpateur sous peine de se déshonorer. Irène en convient ; mais, désespérée d'aimer à la fureur le meurtrier de son mari, elle se donne la mort. Voltaire venait d'écrire ses *Dialogues d'Evhémère*, le *Prix de la justice et de l'humanité*, l'*Histoire de l'établissement du Christianisme*, ses *Commentaires sur l'esprit des lois*, ses dernières *Remarques sur les Pensées de Pascal*, et une autre tragédie, *Agathocle*, tout cela dans cette même année 1777 ; mais il n'avait de tendresse que pour Irène. Le sujet lui avait paru si beau, si neuf ! Puis il s'était aperçu que ce sujet « n'était point dans la nature ». Il eut peur qu'on se moquât d'une femme qui se tuait de crainte d'épouser le meurtrier de son mari quand elle n'aimait point ce mari et qu'elle adorait ce meurtrier. « Cela ressemble, disait-il à d'Argental, aux vierges chrétiennes de la *Légende dorée* qui se coupaient la langue avec leurs dents et la jetaient au nez des païens pour ne pas être violées par eux. Il y a quelque chose de si divin dans ces catastrophes qu'elles en sont impertinentes. » Mais peu à peu il s'était familiarisé avec l'impertinence d'Irène. Son suicide entre un amant et un père qui mouillent de larmes ses mains mourantes, ce suicide dont elle demande pardon à Dieu, devait produire un effet extraordinaire. Il est toujours celui pour qui l'effet impressionnant d'un spectacle théâtral en crée la vérité. Et puis il avait lu sa tragédie à M^{me} Denis, et M^{me} Denis avait pleuré. Mais oserait-il la faire jouer ? Il avait contre lui le parti anglais ou, si vous préférez, le parti de Shakespeare qui ne lui pardonnait pas sa diatribe lue en pleine Académie ; il avait contre lui le parti juif dont l'abbé Guénéve avait pris la défense dans ses *Lettres de quelques Juifs* où les erreurs de Voltaire sur la Bible étaient spirituellement réfutées ; il avait contre lui le parti dévot, les méchants auteurs et tous les journalistes. « Dieu sait quelle joie, s'écriait-il, quand cette canaille se réunira pour siffler un vieux fou qui, dans sa quatre-vingt-troisième année, abandonne toutes ses affaires pour donner un embryon de tragédie au public (1). » Heureusement le marquis de Villette l'avait averti d'avoir à changer le nom du père d'Irène qui s'appelait d'abord Basile. Depuis le *Barbier de Séville*, ce nom était dangereux. Le parterre aurait été capable de crier comme il le faisait quelquefois : *Basile, allez vous coucher !*

Le 2 janvier 1777, la Comédie-Française recevait Irène à l'unanimité. Mais un chamailis éclata entre les comédiens. Lekain refusa le rôle du père d'Irène baptisé Léonce et réclama celui d'Alexis. Voltaire vit sa pièce perdue, cette pièce la plus ardente, la plus passionnée, la plus pathétique de son théâtre. On lui persuada que sa présence était nécessaire, que sa tragédie tomberait s'il n'était pas là. Il rêvait l'immortalité pour sa chère Irène. Ses vœux devaient être exaucés, mais autrement qu'il ne les formait sans doute. Le nom d'Irène reste immortellement attaché à son apothéose et à sa mort.

Le voyage fut donc résolu. M^{me} Denis, le marquis et la marquise de Villette quittèrent Ferney le 3 février 1778. Voltaire partit deux jours après eux avec son cuisinier et son secrétaire, le Suisse Wagnière, qui lui était dévoué et qui détestait également M^{me} Denis, M. de Villette, les curés et le pape. Le vieillard passa une dernière fois devant l'église qu'il avait construite et devant le tombeau qu'il s'était préparé à moitié dans l'église, à moitié dans le cimetière. « Les malins, avait-il fait remarquer à l'abbé Delille, diront que je ne suis ni dehors ni dedans. » Il contempla une dernière fois ces maisons qu'il avait bâties, ces champs qu'il avait semés, ces arbres qu'il avait plantés, ces industries qu'il avait installées, ce village qui n'avait que cinquante habitants lorsqu'il y était venu et où il en laissait douze cents. Les gens pleuraient. Il leur assura qu'il serait de retour dans six semaines, et il le croyait, car il n'avait même pas pris le soin de ranger ses papiers et ses manuscrits. Il pleura aussi. Mais sa mélancolie se dissipa très vite. Il fut pendant tout le voyage d'une gaieté pétillante. Il reposait de temps en temps dans sa voiture qui était une espèce de dormeuse. Puis il lisait ou Wagnière lisait à haute voix ; et, comme dans *Candide* les vassaux du baron de Thunder-Tronch, Wagnière riait à se tenir les côtes, aux contes que lui faisait son patron. Mais il avait raison de rire : les contes devaient être excellents.

Leur première étape fut Nantua, où ils couchèrent. Le lendemain,

(1) Lettre à d'Argental, 1^{er} janvier 1777.

Voltaire, qui voulait garder l'incognito, fut reconnu à Bourg-en-Bresse. Aussitôt toute la ville se rassembla autour de son carrosse; et le maître de poste, nous raconte Wagnière, voyant que le postillon avait attelé un mauvais cheval, en fit mettre un meilleur et cria : « Va bon train, crève mes chevaux, je m'en f..., tu mènes M. de Voltaire! » La foule applaudit. Ils arrivèrent le troisième jour à Dijon et descendirent à l'auberge de la *Croix d'or*. Voltaire rendit visite à quelques conseillers et au rapporteur d'un procès qu'il soutenait pour M^{me} Denis. A peine rentré, des notables de la ville se présentèrent. On s'amassa devant l'auberge. Il fut servi à table, sans le savoir, par des jeunes gens enthousiastes qui avaient payé les garçons et s'étaient habillés comme eux; et le soir, sous les fenêtres de sa chambre, on lui donna une sérénade. Il pensait être à Paris le surlendemain; mais l'essieu de son carrosse se rompit à une lieue et demie de Moret. Heureusement M. de Villette, qui venait à sa rencontre, le prit dans sa voiture; et le 10 février, vers trois heures et demie, on atteignait la barrière. Les commis demandèrent si les voyageurs n'avaient rien contre les ordres du roi. « Ma foi, messieurs, répondit Voltaire, je crois qu'il n'y a ici de contrebande que moi. » Ils s'étaient mis à fouiller dans les coffres, quand l'un d'eux le reconnut : « C'est pardieu M. de Voltaire! » Et tous, frappés d'étonnement et de respect, le prièrent de continuer son chemin. Enfin la voiture le déposa à l'angle de la rue de Beaune et du quai des Théatins qui porte aujourd'hui son nom, devant l'hôtel de Villette où il avait habité jadis chez M^{me} de Bernière. Une heure après, il allait d'un pied gaillard faire visite au comte d'Argental qui demeurait quai d'Orsay. Les passants regardaient son accoutrement singulier, sa lourde pelisse, sa vaste perruque à boucles flottantes du temps de la Régence, surmontée d'un bonnet rouge bordé de fourrure; et les gamins gambadaient derrière lui en riant. Ce voyage, ces attroupements, ce remue-ménage dans les auberges, cet enthousiasme, ces fêtes improvisées ces barrières qui s'abaissent d'elles-mêmes, nous donnent un avant-goût des journées révolutionnaires. On peut dire que la Révolution française a commencé le 10 février 1778, jour de la rentrée de Voltaire à Paris.

* * *

Cette séparation hostile du pouvoir et des lettres, que son exil à Ferney avait en quelque sorte scellée, ne s'était jamais encore accusée d'une manière aussi évidente et aussi grave. « L'apparition d'un revenant, dit Grimm, celle d'un prophète, d'un apôtre, n'aurait pas causé plus de surprise et d'admiration que l'arrivée de Voltaire. » Les autres intérêts en furent suspendus. Les disputes entre les partisans du musicien Gluck et ceux de l'Italien Piccini, *Armide* contre *Roland*, les affaires d'Amérique, la guerre imminente avec l'Angleterre, « les intrigues de robe, les tracasseries de cour », la mort imprévue de Lekain, — la première nouvelle que Voltaire apprit de d'Argental et qui lui arracha un cri terrible, — tout fut oublié ou passa au second plan. « La Sorbonne frémit; le Parlement garda le silence; Paris vola aux pieds de l'idole. » M^{me} du Deffand avait reçu ce petit mot : « J'arrive mort et je ne veux ressusciter que pour me jeter aux genoux de M^{me} la marquise du Deffand. » Elle désirait devancer Voltaire. Mais son valet de chambre et secrétaire Viard, qu'elle avait envoyé chez lui le jeudi 12 février, lui rapporta qu'il y avait vu plus de trois cents personnes. Elle attendit encore deux jours pour éviter la cohue : « De ses connaissances, écrit-elle à son ami Horace Walpole, j'ai été la moins empressée. »

A Versailles, on est gelé. On adopte la pire des politiques : on aura l'air d'ignorer l'événement qui surexcite les Parisiens et la France. Le roi demanda seulement si l'ordre qui interdisait à Voltaire le retour dans la capitale avait été révoqué. On compulsa les registres de la police, ceux du département de Paris, ceux des Affaires étrangères : on ne trouva rien pour la bonne raison qu'il n'y avait jamais eu d'ordre d'expulsion couché par écrit. Voltaire n'avait pas eu besoin qu'on le lui signifiât pour savoir qu'il lui était défendu de revenir. Du reste, si cet ordre avait existé, aurait-on osé s'en servir? Cependant la question du roi fut immédiatement répétée à Voltaire; et il trembla. Il écrivit à M^{me} de Polignac, amie de la reine. Elle vint elle-même le rassurer. Mais il ne suffisait pas qu'on n'eût aucune intention de l'inquiéter. L'autorité royale eût été plus habile de s'associer aux honneurs qui lui étaient rendus et d'en émusser ainsi la pointe frondeuse. Cette cour indifférente au milieu de l'enthousiasme ressemblait à une maison dont les

fenêtres restent noires sur une place illuminée. Le parti des philosophes n'en était point fâché. « Ne regrettez rien, disait l'un d'eux à Voltaire. Savez-vous ce qui serait arrivé si vous étiez allé à Versailles? Le roi avec son affabilité ordinaire vous aurait ri au nez et parlé de votre chasse de Ferney; la reine, de votre théâtre; *Monsieur* vous aurait demandé compte de vos revenus; *Madame* vous aurait cité quelques-uns de vos vers; la comtesse d'Artois ne vous aurait rien dit; et le comte vous aurait entretenu de la *Pucelle*. » Soit; cela eût encore mieux valu que l'abstention glaciale.

Les premiers jours, l'hôtel de Villette ne désemplit pas. Les visiteurs étaient introduits dans des salons où la marquise et M^{me} Denis les recevaient. Un valet les annonçait à son maître. M. de Villette et d'Argental, chacun de leur côté, lui nommaient ceux qu'il ne connaissait pas ou dont il avait perdu le souvenir. Voltaire, en robe de chambre et en bonnet de nuit, répondait aux compliments par des mots aimables, puis retournait dans son cabinet où il dictait des corrections pour sa pièce d'*Irène*. Le 12 février, l'Académie lui envoya une députation composée du prince de Beauvau, de Saint-Lambert et de Marmontel, auxquels se joignirent d'autres académiciens, ce qui, dit La Harpe, était sans exemple. Le 14, la Comédie-Française se présenta, ou plutôt, selon l'expression délicate de son porte-parole Bellecourt, Lekain n'étant plus là, le reste de la Comédie-Française. Voltaire lui répondit : « Je ne peux plus vivre désormais que pour vous et par vous. » Et se tournant vers M^{me} Vestris : « Madame, lui dit-il, j'ai travaillé pour vous cette nuit comme un jeune homme de vingt ans. »

Mais, dès le 17, il fallut interrompre ces réceptions à battants ouverts et appeler Tronchin qui habitait depuis quelques années Paris en qualité de premier médecin du duc d'Orléans. Voltaire souffrait des reins et ses jambes étaient enflées. Tronchin, que la prodigieuse vitalité du malade intéressait autant que son caractère et son irrégion lui déplaisaient, et qui était curieux du dénouement, déclara que le vieillard vivait sur un capital de forces qui serait bientôt épuisé. On n'admit plus que les privilégiés : M^{me} Necker, M^{me} du Deffand, l'ambassadeur d'Angleterre, Turgot, la grande admiration de Voltaire, l'étrange chevalier ou chevalière d'Éon, M^{me} du Barry, Franklin, le charmant faux bonhomme de Franklin. Les deux vieillards, aussi malins l'un que l'autre, qui avaient tous les deux le sens de la scène à mettre en estampe, s'embrassèrent en pleurant, et Franklin demanda à Voltaire sa bénédiction pour son petit-fils qu'il avait amené. Voltaire étendit la main sur le front de l'adolescent agenouillé et prononça : *Dieu et Liberté*. Ils devaient se rencontrer plus d'une fois, et chaque fois avec la même émotion. « Dès qu'il paraissent, écrivait M^{me} d'Épinau, soit aux spectacles, soit aux promenades, aux Académies, les battements de mains ne finissent plus. Voltaire éternue; Franklin dit : Dieu vous bénisse! et le train recommence. » Puis ce furent les Encyclopédistes, les littérateurs, les lecteurs de manuscrits. Le poète Lebrun-Pindare, qui venait de lui adresser une ode dont quelques vers l'avaient égratigné, fut accueilli par ces mots : « Vous voyez, monsieur, un pauvre vieillard de quatre-vingt-quatre ans qui a fait quatre-vingt-dix mille sottises. — Il ne faut, répondit Le Brun, que quatre au cinq de ces sottises-là pour rendre un homme immortel. » La Harpe lui lut sa *Pharsale* et sa tragédie des *Barmécides* avec des poumons si vigoureux qu'on l'entendait de la rue. Diderot versa des larmes, le pressa sur son cœur, lui coupa la parole, se lança dans des digressions fulgurantes en lui frappant sur les cuisses, compara une fois de plus l'énorme Shakespeare au colossal saint Christophe de Notre-Dame et le laissa accablé. « Cet homme, dit-il, a de l'esprit assurément, mais la nature lui a refusé un talent essentiel, celui du dialogue. » Les comédiens vinrent répéter *Irène* sous ses yeux et sous les yeux de d'Argental et du maréchal duc de Richelieu, vieux don Juan ratatiné, plus cassé que ses deux contemporains et qui papillonnait encore. Ces octogénaires, qui représentaient le goût, l'esprit, les frasques et la gloire de tout un siècle, prenaient au sérieux et même au tragique, le petit fantôme d'une princesse de Byzance qui faisait de grands cris en se mourant d'amour.

Le 25 février, Voltaire, dictant de son lit, s'aperçut après avoir toussé qu'il crachait du sang; et aussitôt le sang lui jaillit avec violence de la bouche et du nez. On le crut perdu. Il se rétablit assez vite. Le 8 mars, M^{me} du Deffand annonça à Walpole qu'il s'était tiré de cet accident comme s'il avait trente ans, qu'il était de plus en plus préoccupé d'*Irène*, et que, si sa tragédie n'avait

point de succès; il en mourrait; mais elle ajoutait que, bonne ou mauvaise, *Irène* serait applaudie. La première représentation eut lieu le 16 mars. Comme d'habitude aux Premières impatiemment attendues, presque toute la Cour y assistait, sauf le roi. D'acte en acte, des amis apportaient à Voltaire des bulletins de victoire. Il ne pouvait encore quitter la chambre. Avant la quatrième représentation il redemanda le manuscrit au souffleur de la Comédie et constata qu'on avait corrigé l'ouvrage à son insu. Ces corrections avaient été faites, du consentement de sa nièce, par d'Argental et par elle-même. Il entra dans la plus violente colère de sa vie. D'Argental, qui voulait se disculper, en reçut les éclats et dut fuir. Son effervescence dura près de douze heures. On craignait à chaque instant une nouvelle hémorragie. Mais ce fut le contraire qui se produisit : ses crachements de sang qui avaient continué jusque-là cessèrent du coup.

On arriva ainsi au 30 mars. Ce jour-là Voltaire se rendit à l'Académie et au Théâtre-Français où l'on donnait la sixième représentation d'*Irène*. La population de Paris, que les nouvelles de sa santé avaient tenue haletante, déborda sur toutes les avenues de l'Académie. Une immense clameur s'éleva dès qu'on aperçut son carrosse couleur d'azur parsemé d'étoiles d'or. Il en descendit, les yeux brillants comme des escarboucles sous la grande perruque à la Louis XIV, noire, sans poudre, aux nœuds grisâtres, vêtu d'un habit de velours cramois, doublé et bordé d'une superbe fourrure de martre zibeline que lui avait envoyée l'impératrice de Russie, et tenant de sa main perdue dans une longue manchette de dentelle une petite canne en bec de corbin. L'Académie tout entière, sauf les évêques, se porta au devant de lui jusque dans la première salle et le nomma directeur par acclamation. D'Alembert lut un *Eloge de Boileau* où celui de Voltaire était ingénieusement glissé. Et le carrosse d'azur repartit pour le Théâtre-Français.

Les rues du vieux Louvre aux Tuileries, la cour des Princes, l'entrée du Carrousel n'étaient qu'une houle pressée de têtes et de mains, de cris et d'applaudissements. Quand il parut dans la loge des gentilshommes de la Chambre entre sa nièce et M^{me} de Villette, et quand cette dernière l'eut couronné d'une couronne de chêne qu'il retira aussitôt, toute l'assistance debout, toutes les femmes qui avaient même envahi le parterre le saluèrent de leurs acclamations. Dans cette foule en délire, pour qui le grand vieillard apparaissait comme l'annonciateur des temps nouveaux et le vainqueur du fanatisme, combien y avait-il de têtes déjà promises à un fanatisme qu'il n'avait pas prévu! Que de La Barre, que de Calas, que de Lally-Tollendal, que de Sirven en fuite, dispersés sur les routes de l'exil et, moins heureux que l'autre, réduits à s'empoisonner! Le marquis de Condorcet devait être là. « Tout ce que je vois, avait écrit Voltaire dès 1764, jette les semences d'une révolution qui arrivera immanquablement et dont je n'aurai pas le plaisir d'être témoin. La lumière s'est tellement répandue de proche en proche qu'on éclatera à la première occasion; et alors ce sera un beau tapage. Les jeunes gens sont bien heureux : ils verront de belles choses. » Ce soir-là, ils en voyaient du moins une très belle. Depuis que Pétrarque était monté au Capitole ceint du laurier des triomphateurs, le monde n'avait pas assisté à un pareil triomphe de l'esprit.

Enfin, la représentation commença. « Jamais, dit Grimm, *Irène* n'a été mieux jouée; jamais elle n'a été moins écoutée; jamais elle n'a été plus applaudie. » Le rideau baissé se releva; on vit, entouré des comédiens, le buste de Voltaire couronné, et M^{me} Vestris lut des vers qui se terminaient ainsi :

Voltaire, reçois la couronne
Que l'on vient de te présenter.
Il est beau de la mériter
Quand c'est la France qui la donne.

Pendant ce temps la reine était à l'Opéra. Le comte d'Artois, qui l'accompagnait, s'était esquivé et était venu à la Comédie-Française. Avant la fin du spectacle, il envoya son capitaine des gardes, le prince d'Hénin, féliciter Voltaire et disparaître. Le vieillard, brisé d'émotion, le visage très pâle, sortit. On l'avait entendu s'écrier : « Vous voulez donc me faire mourir de bonheur! » Les femmes rangées, le long des couloirs et sur les marches des escaliers, le portaient, pour ainsi dire, dans leurs bras. Dehors, le peuple criait : « Des flambeaux! Des flambeaux! Que tout le monde puisse le voir! » On montait sur le marchepied de son carrosse, on s'accrochait aux portières; on lui baisait les mains.

Huit jours plus tard, le 7 avril, ce fut une tout autre cérémonie : la respectable Loge des Neuf Sœurs le reçut apprenti maçon. On lui adressa les paroles consacrées; on lui fit les signes et les attouchements rituels; on le ceignit du tablier de défunt frère Helvétius qu'il baisa; et on lui remit les gants de femme symboliques. Il les prit et se penchant vers M. de Villette : « Puisqu'ils supposent un attachement honnête, tendre et mérité, lui dit-il, je vous prie de les présenter à Belle et Bonne. » Le nouveau Frère témoigna à la respectable Loge « qu'il n'avait jamais rien éprouvé qui fût plus capable de lui inspirer les sentiments de l'amour-propre et qu'il n'avait jamais senti plus vivement celui de la reconnaissance ». Et, après avoir entendu une lecture sur les mystères d'Eleusis, il se retira au moment où les Frères passaient à table. La foule des profanes l'attendait à la sortie.

Il ne pouvait plus paraître en public qu'on ne l'acclamât. Des gens criaient : *Voilà l'homme aux Calas!* D'autres criaient : *Vive la Pucelle!* parce que le peuple ne distingue pas toujours très bien les vrais titres de gloire. Toutes les classes de la société partageaient cet enthousiasme. Une pauvre femme, qui vendait des livres à l'entrée des Tuileries, l'aperçut qui traversait le Pont-Royal. Elle fendit la presse et, tout en mangeant une croûte de pain, elle se mit à marcher près de lui : « Mon bon monsieur Voltaire, répétait-elle, faites-moi des livres; je suis une pauvre femme; faites-moi des livres et je serai bientôt riche. » Un jour, dans le petit jardin du Palais Royal, il vit deux enfants dont l'un ressemblait d'une façon extraordinaire au Régent : c'était le fils du duc de Chartres. La gouvernante, qui l'avait reconnu, le pria d'entrer dans la pièce où dormaient les petites princesses. La duchesse avertie accourut en jupon, en peignoir, les cheveux défaits, transportée de joie. Un autre jour, une voiture s'arrêta au coin de la rue de Beaune. Un petit garçon d'une dizaine d'années en descendit, habillé de satin vert doublé de satin rose, l'épée au côté, le chapeau sous le bras, les cheveux frisés à triple frisure. Sa mère, M^{me} de Frénilly, la femme d'un receveur général, lui adressa des recommandations qu'il écouta gravement; puis, une lettre à la main, d'un pas décidé, il franchit la porte cochère. M^{me} de Frénilly n'osait pas se présenter elle-même; mais elle voulait que son fils pût dire plus tard qu'il avait vu Voltaire. Depuis huit jours elle lui faisait apprendre tous les vers du poète qui lui serviraient de réponses aux questions qui lui seraient posées. L'enfant avait enfilé un escalier d'entresol. « Où va Monsieur? » lui dit un valet. Il répondit fièrement : « Chez M. de Voltaire. » On lui ouvrit une porte, et il se trouva en face d'un grand squelette enseveli dans un grand fauteuil et qu'un grand bonnet à poil couvrait jusqu'aux yeux. Et une voix sortit du squelette : « Oh! le joli enfant! Approchez donc, mon petit ami. » Le petit garçon ne perdit pas contenance; mais il perdit tous ses vers. Il dit simplement son nom et que son père était receveur général, tendit la lettre, salua à reculons, redescendit l'escalier et courut apporter à sa mère une bien vive déception. Deux jours après, le *Journal de Paris* imprima qu'un charmant enfant s'était échappé de chez ses parents pour aller rendre hommage à Voltaire.

Toutes ces ovations le décidèrent, malgré les supplications de son secrétaire et l'avis de Tronchin, à rester à Paris. Sa nièce avait tellement peur de retourner à Ferney qu'elle obtint de lui qu'il y expédiait ce mauvais conseiller de Wagnière; et elle ne manquait aucune occasion de décrier Tronchin. Voltaire loua une maison rue de Richelieu en face de l'hôtel de Choiseul. « Je le crois presque immortel, écrivait M^{me} du Deffand : il jouit de tous ses sens; aucun même n'est affaibli; et il est infiniment aimable. » Il faisait des visites. Un jour il se dirigea vers la demeure de la marquise de Gouvernet, cette Suzanne de Livry qui, cinquante-deux ans plus tôt, lui avait fermé sa porte. Cette fois, le suisse ne l'arrêta pas. Elle le reçut. Elle avait le même âge que lui. Ils restèrent l'un devant l'autre interdits. Voltaire leva les yeux et vit, accroché au mur, son portrait par Largillière dont Suzanne ne s'était jamais séparé. Toute sa jeunesse élégante, spirituelle et railleuse regardait leurs deux décrépitudes. « Je reviens, dit-il en sortant, d'un bord du Styx à l'autre. » Le lendemain, la marquise de Gouvernet envoyait ce portrait à l'hôtel de Villette. Mais il avait déjà secoué sa mélancolie. Un nouveau plan du dictionnaire de l'Académie l'occupait tout entier. Il s'était chargé de la lettre A et avait distribué les vingt-trois autres à vingt-trois académiciens qui les avaient acceptées sans plaisir. « Ce sont des fainéants, disait-il; je les ferai marcher. » Et, pour triompher de leur résistance, il entreprit un discours raisonné dont l'argumen-

tation devait être irrésistible. Il y travailla avec ardeur, dévoré d'insomnie, quand, le 11 mai, la fièvre le prit et le força de s'aliter. Comme il l'eût dit d'un autre, la boîte s'était ouverte pour recevoir la marionnette. De ce jour l'obscurité se fit autour de sa chambre, et nous n'entendrons plus que des témoignages imprécis ou contradictoires.

* * *

Dans la première semaine de son arrivée, un prêtre, ancien Jésuite, chapelain aux Incurables, qui venait de ramener à Dieu un chansonnier libertin, l'abbé d'Attaignant, avait écrit à Voltaire et lui avait demandé un entretien. Voltaire lui répondit très courtoisement qu'il pouvait venir. L'abbé Gaultier lui parut un brave homme, « un bon imbécile », dit-il à Wagnière; mais le témoignage de Wagnière est douteux. D'Alembert, à qui il avait confié sa terreur que son corps fût jeté à la voirie comme celui de la pauvre Lecouvreur, lui avait conseillé, s'il tombait gravement malade, de se régler sur l'exemple de Fontenelle et de Montesquieu qui s'étaient conformés à l'usage. Mais, tel que nous connaissons Voltaire, il était impossible qu'il n'essayât pas, malgré toutes ses craintes, de jouer son curé comme il avait joué son évêque. Lors de son hémorragie, il fit appeler l'abbé Gaultier et manifesta le désir de se confesser. L'abbé, qui en avait référé au curé de Saint-Sulpice, M. de Tersac, et à un des vicaires généraux, lui répondit qu'il devait commencer par signer la rétractation qu'il lui apportait. Voltaire écarta le papier et écrivit d'un trait :

Je soussigné déclare qu'entre attaqué depuis quatre jours d'un vomissement de sang à l'âge de quatre-vingt-quatre ans et n'ayant pu me traîner à l'église, M. le curé de Saint-Sulpice ayant bien voulu ajouter à ses bonnes œuvres celle de m'envoyer M. l'abbé Gaultier, je me suis confessé à lui et que, si Dieu dispose de moi, je meurs dans la religion catholique où je suis né, espérant de la miséricorde divine qu'elle daignera me pardonner toutes mes fautes et que, si j'avais scandalisé l'Église, j'en demande pardon à Dieu et à elle.

L'abbé, sans être content de cette déclaration, voulut bien s'en contenter. Mais en haut lieu, d'un homme comme Voltaire, elle parut insuffisante. Elle l'eût paru encore davantage si on avait su que, le lendemain ou le surlendemain, il en avait écrit et signé une autre entre les mains de Wagnière :

Je meurs en adorant Dieu, en aimant mes amis, en ne haïssant pas mes ennemis et en détestant la superstition.

Dès qu'il fut rétabli, il oublia la confession et il évinça le confesseur. Cependant, on avait beaucoup parlé de cette confession qui ne satisfaisait personne, encore moins les esprits religieux que les philosophes. Les uns y voyaient une nouvelle supercherie; les autres, une défaillance. En présence des triomphes de Voltaire et de son apothéose, l'Église n'avait pas gardé l'indifférence de la Cour. Tout le carême avait retenti de sermons contre l'impiété et la philosophie. A Versailles, dans la chapelle du château, l'abbé de Beauregard avait tonné contre l'audace des génies corrupteurs et justifié envers eux l'intolérance qui n'était qu'une fureur de charité. L'excitation grandit quand on apprit la rechute de Voltaire. Le silence de son entourage, le peu de nouvelles qui filtraient d'un hôtel où, jusque-là, on avait à peu près su ce qui se passait, tout indiquait que la fin était proche.

Elle l'était. Les progrès du mal, un cancer de la prostate, avaient été rapides. Dès le 25 mai, les médecins le condamnaient. Il souffrait atrocement malgré ses fortes doses d'éther et d'opium; il brûlait, réclamait de la glace, implorait Tronchin, criait, tombait dans le délire; puis, revenu à lui, il trouvait encore la force d'envoyer de petits mots à ses amis. Il écrivait par exemple à Tronchin : « Le patient de la rue de Beaune a eu toute la nuit et a encore des convulsions d'une toux violente. Il a vomis trois fois du sang. » Il demande pardon de donner tant de peine pour un cadavre. » Le 26 mai ou lui annonça que le Conseil du roi venait de reviser le procès de Lally-Tollendal. Il se redressa et écrivit à M. de Lally; son fils : « Le mourant ressuscite en apprenant cette grande nouvelle; l'embrasse bien tendrement M. de Lally; il voit que le roi est le défenseur de la justice; il mourra content. » Et il fit épingle à sa tapisserie un papier où ses yeux pouvaient lire : « Le 26 mai, l'assassinat juridique commis par Pasquier en la personne de Lally a été vengé par le conseil du roi. » Tronchin attachait moins d'importance à ces preuves de résignation pai-

sible qu'à l'agitation désordonnée de son malade qui confirmait ses prédictions et qu'il comparait aux fureurs d'Oreste. La vérité est que ses alternatives de délire et d'accalmie ont permis de tout dire : qu'il était mort dans les affres du désespoir et de la terreur ou qu'il s'était doucement éteint. On regrette que Tronchin, tant que d'Alembert ne lui eût pas fait sentir l'inconvenance de son procédé, ait propagé le bruit d'une épouvantable agonie. On meurt comme on peut. L'agonie ne prouve rien. Et Tronchin n'en convenait-il pas lui-même, lui qui savait que son ami, le savant et pieux Haller, l'année précédente, n'avait pas montré aux approches de la mort plus de courage que Voltaire?

Ce fut le 30 mai seulement que le gros abbé Mignot, le neveu de Voltaire, conseiller au grand Conseil, alla chercher l'abbé Gaultier et le curé de Saint-Sulpice. On les introduisit près du mourant. Ils le trouvèrent assis dans son lit, un manteau sur les épaules et rien sur la tête. Il ne reconnut pas M. de Tersac; il dit à l'abbé Gaultier : « Monsieur l'abbé Gaultier, faites mes compliments à M. l'abbé Gaultier. » Il ajouta : « Laissez-moi mourir en paix. » Les deux prêtres se retirèrent. L'abbé se pencha vers le curé et lui dit : « Est-ce délire? Est-ce malice? » S'il est vrai qu'en les voyant quitter la chambre, Voltaire ait murmuré : « Je suis donc un homme mort », j'inclinerais pour la malice : ce mot répond trop bien aux préoccupations qu'il exprimait jadis à M^{me} du Defland. En tout cas il reprit sa lucidité après leur départ. Vers onze heures du soir, il pressa la main de son neveu Morand et lui dit distinctement : « Adieu, mon cher Morand, je me meurs. » Et il rendit le dernier soupir.

Et maintenant il fallait songer aux funérailles. Sur les instances de M^{me} Denis et de tous ceux qui étaient présents au salon, le curé de Saint-Sulpice avait délivré un papier par lequel il ne s'opposait pas à ce que le corps fût transporté sans cérémonie et où il se départait de ses droits curiaux; et l'abbé Gaultier, avait déclaré et signé qu'appelé pour confesser M. de Voltaire, il l'avait trouvé hors d'état d'être entendu. Le ministre du département de Paris, Amelot, le lieutenant de police, le procureur général, que l'abbé Mignot et le petit-neveu de Voltaire, M. d'Hornoy, conseiller au Parlement, allèrent consulter, les dissuadèrent de toute démarche et négociation en vue d'obtenir la sépulture ecclésiastique. Le roi considérait que les prêtres étaient seuls juges. Emmènerait-on le corps à Ferney? L'évêque d'Anecy, que Voltaire avait si durement et si insolamment traité, ne consentirait à aucune cérémonie religieuse. Heureusement l'abbé Mignot était abbé commendataire de l'abbaye de Scellières en Champagne. Voltaire avait dans sa famille même l'exemple d'un étrange abus qui consistait à nommer, par décision royale, un ecclésiastique séculier abbé d'une abbaye dont il touchait un tiers des revenus sans autre obligation que d'en faire l'usage qui lui plairait. On procéda à un embaumement hâtif du cadavre. On le revêtit de sa robe de chambre ordinaire; on le coiffa de son bonnet de nuit; on le plaça dans un carrosse en forme de dormeuse où on l'attacha par les cuisses et par les jambes; et le dimanche soir 31 mai, un peu avant minuit, on partit. L'abbé Mignot avait pris les devants. M. d'Hornoy et deux cousins de Voltaire suivaient dans une autre voiture. L'abbé Mignot, arrivé à Scellières, s'entendit avec le prieur, Potherat de Corbierre, qui lui était tout acquis.

Le lendemain à midi, le funèbre carrosse entra dans la cour de l'Abbaye; et le domestique qui avait accompagné le mort mal embaumé en sortait à demi-mort lui-même. On porta la momie et on l'assit sur une table dans une salle basse dont l'abbé Mignot retira la clef, et, l'après-midi, un simple cercueil de bois blanc se referma sur ce qui avait été Voltaire. Il fut alors présenté à l'église, déposé dans le chœur, environné de cierges et de flambeaux, et, quand les vêpres furent dites, gardé toute la nuit par un religieux, un fermier et un meunier de l'Abbaye. Le lendemain matin, 2 juin, dès cinq heures, les prêtres des environs, invités par l'abbé Mignot, dirent successivement une messe basse, et, ces messes finies, les vigiles chantées, le prieur célébra solennellement une messe haute de *Requiem*. Le curé de Romilly, qui savait que l'Abbaye était assez dénuée, avait amené ses choristes, son porte-croix, son thuriféraire, son bedeau, ses suisses, sonneurs et fossoyeurs. Enfin le cercueil fut inhumé en face du chœur dans la partie de l'église qui en était séparée. L'évêque de Troyes, informé de ce qui se préparait, avait écrit au prieur de Scellières de refuser l'inhumation. Mais, — avait-il été informé trop tard ou avait-il retardé volontairement sa lettre? — elle n'arriva que le 3 juin. L'abbé Mignot dicta à Potherat de Corbierre une réponse dont son oncle

n'aurait pas été mécontent. Le prieur représentait respectueusement à l'évêque qu'il ne lui était pas venu à l'esprit qu'on pût refuser la sépulture à un homme dont le curé de Saint-Sulpice avait légalisé la profession de foi six semaines avant son décès et dont il avait permis le transport au moment de sa mort; que, d'après les canons, on la refuse seulement aux excommuniés, *lata sententia*; et qu'il croyait être sûr que M. de Voltaire n'était pas dans ce cas. Le général de l'Ordre suspendit le prieur pour la forme, car peu après Potherat de Corbierre était rétabli dans ses fonctions. D'ailleurs le clergé n'approuvait pas unanimement l'intransigeance du curé de Saint-Sulpice qui était très jeune et qui avait témoigné d'un peu de mauvaise humeur que l'abbé Gaultier eût pris l'initiative d'une réconciliation, au moins apparente, de Voltaire avec l'Église. Le curé de Saint-Eustache, confesseur du roi et de la reine, dont Voltaire, quelques mois plus tard, aurait été le paroissien, se fût montré plus accommodant; et celui de Saint-Étienne-du-Mont déclara publiquement qu'il l'aurait enterré entre Racine et Pascal avec une épitaphe au bas de laquelle il eût fait graver sa profession de foi. Il aurait évité cet esclandre qui donnait l'air au malin vieillard de s'être survécu pour extorquer à l'Église des cérémonies mortuaires, comme dix ans passés, il lui avait extorqué la communion.

Mais la destinée est souvent ironique et dispose les événements de telle façon que, même mort, l'homme semble encore les diriger et les plier au gré de son humeur. Devant ce cadavre grimé en valétudinaire, qui traverse la ville endormie et les campagnes désertes à la recherche d'une sépulture et que, sous la lumière du soleil levant, quelques paysans peut-être aperçurent singulièrement rigide au fond de son carrosse, il semble qu'on entende le rire de *Candide* et que l'impitoyable persifleur soit le fourrier du voyage. Il était presque naturel qu'une vie, dont tant d'événements significatifs s'ordonnaient d'eux-mêmes en scènes comiques ou théâtrales, se terminât sur une comédie macabre, et que Voltaire ayant trop souvent manqué de dignité dans les circonstances les plus graves, son départ de ce monde en fût privé.

L'Église, qui l'avait enterré malgré elle, a pris une revanche que lui facilitaient les petitesse, les inconséquences, les actions méprisables de l'homme et les erreurs de l'écrivain. Il s'était évertué par tous les moyens à ruiner son crédit, à ébranler ses assises. Elle pouvait et devait retourner contre lui le vers de Corneille : *Quoi, tu veux qu'on l'épargne et n'as rien épargné!* Mais si le sentiment de la justice arrivait à dominer même nos passions les plus légitimes, elle s'expliquerait peut-être une partie de l'acharnement qu'il a déployé par les abus qui s'étaient introduits dans ses ordres religieux et plus encore peut-être dans son clergé séculier, abbés et hauts dignitaires, et aussi par sa théologie intransigeante qui prodiguait l'anathème et la damnation. Quelques-unes des attaques de Voltaire se justifieraient si l'on avait le courage d'exhumer de leur poussière des livres maladroits et provocants qu'elle couvrait alors de son autorité. Il est vrai qu'il se proposait bien moins de corriger l'Église que de l'anéantir. Mais c'est précisément dans cette œuvre de destruction qu'il peut devenir pour elle un des plus beaux arguments en sa faveur. Voici un homme qui avait été doué de toutes les qualités et de tout le génie qui rendent un polémiste redoutable. Il possédait l'universalité des connaissances autant qu'un homme peut l'avoir, une séduction incomparable, une étonnante habileté. Il distinguait nettement les points faibles de l'ennemi. Il avait reçu en partage l'ironie si puissante sur une nation comme la nôtre, un don de vulgarisation qui semblait mettre à la portée du premier venu les questions les plus difficiles et les plus hautes, une fantaisie qui amusait la pensée en l'étourdissant, une ardeur de vie qui se communiquait à tous ses écrits et qui, pour les hommes qu'elle impressionne toujours, paraissait porter en elle le témoignage de la vérité. Il disposait d'une langue claire, rapide, impeccable, dont il avait fait l'instrument de combat et de propagande le plus incisif. Il n'était retenu par aucun scrupule; mais il avait parfois des élans indéniables de générosité. Il a rempli une des plus longues carrières qu'il soit donné à l'être humain de parcourir. Jamais l'Église n'avait vu se dresser contre elle un pareil adversaire. Et cet homme, dans un jour d'orgueil, s'était écrié que, si douze hommes avaient fait le christianisme, un seul suffirait à l'abattre. Qu'a-t-il obtenu? Rien. Il a contribué à déchaîner l'orage. L'orage a passé. Nous avons assisté à une magnifique renaissance du sentiment religieux, et dans toute l'Europe. Il faut bien qu'il n'ait rien obtenu puisque les plus mauvais arguments dont il s'était servi sont encore brandis,

mais par des mains grossières et débiles. Non seulement il n'a rien obtenu : son œuvre s'est ébréchée à vouloir entamer plus fort que lui. Il est et demeure la preuve vivante que toutes les ressources de l'esprit et du génie ne sauraient prévaloir contre les besoins du cœur et la nécessité de la religion. Le diminuer, ce serait affaiblir la valeur d'une aussi remarquable expérience.

Et pourquoi le diminuerait-on? Il est très grand. Chamfort disait : « Il y a une certaine énergie ardente, mère ou compagne nécessaire de telle espèce de talents, laquelle pour l'ordinaire condamne ceux qui les possèdent au malheur, non pas d'être sans morale, de n'avoir pas de très beaux mouvements, mais de se livrer fréquemment à des écarts qui supposeraient chez eux l'absence de toute morale... On s'afflige en songeant que Pope et Swift en Angleterre, Voltaire et Rousseau en France, jugés non par la haine, non par la jalousie, mais par l'équité, par la bienveillance, sur la foi des faits attestés ou avoués par leurs amis et leurs admirateurs, seraient atteints et convaincus d'actions très condamnables, de sentiments quelquefois très pervers. *O altitudo!* » Et Brunetière, qui peut-être se rappelait cette pensée, écrivait qu'aux hommes extraordinaires nous devons une mesure d'indulgence également extraordinaire. Voltaire y a droit plus qu'aucun autre. Ceux-là mêmes qui le détestent ne vont-ils pas, à l'occasion, chercher dans son arsenal des armes pour la liberté, contre l'athéisme et contre l'intolérance qui a changé de camp? Amis ou ennemis, nous avons tous bénéficié sur les réformes dont il s'est fait l'infatigable propagateur; et dans bien des questions, nous sommes tous, plus ou moins, les débiteurs de son bon sens. Je ne sais ce qu'il eût pensé de cette Révolution dont il saluait l'aurore et qui porta ses dépuilles au Panthéon. Il eût sans doute approuvé ce supplément d'honneurs funéraires; mais vivant, on peut croire qu'il eût jugé bon de mettre la frontière entre elle et lui. Et nous sommes sûrs qu'il n'aurait pas vu renaître sans horreur tout ce que les plus sombres hérésies du Moyen Âge avaient d'antisocial, tout ce qu'il haïssait des déclamations de Jean-Jacques, dans les doctrines politiques qui menacent la société. On le trouverait toujours du côté de ceux qui défendent une civilisation si chèrement acquise et que sa fragilité même rend plus précieuse. Mais il est inutile de nous demander ce qu'il penserait aujourd'hui. Nous avons une tendance à faire parler les morts comme nous. Son œuvre nous suffit replacée dans son siècle. On a dit et naturellement répété que, sauf dans le genre épistolaire, il n'est que le second ou le troisième dans tous les autres. On oublie qu'il est supérieur dans l'histoire; qu'il est le maître du roman philosophique; qu'il est le plus varié des pamphlétaires, le plus prodigieux des journaliers, et, si l'esprit a droit à sa poésie comme le cœur et l'imagination, un des plus délicieux de nos poètes légers et spirituels. Personne, même parmi nos très grands écrivains, n'a porté aussi loin l'empire et le charme de la langue française. Personne ne l'a plus honorée, ne l'a plus aimée. S'il lui est arrivé de dire beaucoup de mal de ses compatriotes, de ces Welches que nous sommes, c'est qu'il aurait voulu que tout le monde en France la parlât comme lui. Et vous conviendrez avec moi que, pour la santé de l'esprit, pour la clarté des discussions, pour la préservation des utopies et de la mauvaise éloquence, pour le régal enfin des honnêtes gens, rien ne serait plus désirable.

ANDRÉ BELLESORT.

L'Hôtellerie de Bacchus sans tête

Suite et fin.

CHAPITRE XII.

Où tout finit du mieux qu'il peut.

Les jeunes gens, qui font leur cour aux jeunes filles, n'ont pas tout la précieuse ressource de se gagner leurs bonnes grâces, en les entretenant des vertus de la Pucelle. Lambert aurait voulu

posséder une science de clerc, une mémoire de chroniqueur pour retenir sans fin Gillette sous le charme, auprès de lui.

La merveilleuse histoire courait à travers le peuple qui la brodait à plaisir. Dans ses bavardages avec les gens de guerre, au gré de son aventureuse randonnée, le valet de sire Arnould en avait recueilli plus d'une bribe.

C'était la fable des villes et des campagnes. Elle éblouissait les imaginations, elle faisait battre les cœurs. On ne parlait plus d'autre chose dans le vacarme des auberges comme dans le chuchotement des cloîtres, autour des fontaines où s'attardaient les fermes et près des feux de campement. A part quelques méchants drôles, incapables d'aucun respect, Lambert n'avait trouvé personne qui ne fût ému d'enthousiasme pour les exploits de la fille prodigieuse ou de pitié pour sa mort injuste.

Il passa donc plusieurs jours à dire ce qu'il savait, à raconter comment Jeanne entendait les voix du ciel et possédait le don de reconnaître les figures inconnues.

Elle était la vierge annoncée par de très anciennes prophéties. Elle se tenait à cheval comme un homme, courait des lances, maniait l'épée, chaussait des huseaux et des éperons. Les maîtres en théologie, les juristes, les capitaines, personne ne pouvait la prendre en défaut : elle avait réponse à tout. Et sage, au point que sa seule présence en imposait à la brutale débauche des camps. Et bonne, et compatissante, au point que la plus humble misère lui tirait des larmes et qu'elle n'osait repousser ceux qui la vénéraient comme une sainte.

— Voilà ce que femme peut ! s'écriait Gillette, tremblante de fierté et d'admiration.

— Hé ! pensez-vous qu'il n'y ait pas aussi de braves hommes ? ripostait Lambert qui croyait surprendre dans ses regards enflammés une pointe de défi. C'est parce que Jeanne ressemblait à un chevalier que vous la trouvez si belle.

Et il s'ingéniait aussitôt à célébrer des exemples de vertus masculines, propres à ramener sur lui les égards de Gillette.

Plus d'un nom fameux lui venait à la bouche, entre autres, celui du sire de Barbazan qui avait péri à la bataille de Bar où il commandait les troupes lorraines. Les gens de son entourage étaient tombés aux mains des Bourguignons et Lambert, prisonnier avec eux, en avait connu plusieurs.

On contaît merveilles de ce preux et de sa fidélité à la foi jurée. Les Anglais l'avaient tenu neuf ans, enfermé dans une cage, au fond d'une forteresse, après lui avoir fait promettre d'être loyal captif. Quand les Français s'étaient emparés de la place, il avait refusé de sortir. On avait dû courir après le capitaine anglais en fuite, pour qu'il revint le relever de sa parole.

Mais Gillette, avec tout le bon sens des femmes qui en ont, et qui alors est exquis, admirait beaucoup moins la constance de Barbazan que la lâcheté de ces Goddem.

— Hé ! quoi, s'écriait-elle avec indignation, après un bon serment, est-il besoin de barreaux ? Franchement, si je vous jurais ma foi, me mettriez-vous dans une cage de fer ?

— Je vous mettrais dans une cage d'or, ma douce amie, criait l'amoureux, transporté de bonheur et tendant les deux bras pour la prendre.

Elle reculait, stupéfaite, effrayée par la flamme vive qui brûlait dans les yeux du garçon.

— A quoi pensez-vous, disait-elle. Allons, je m'en vais. Vous n'êtes pas sérieux. Je ne reviendrai plus.

Elle revenait, et Lambert assagi, continuait la belle histoire, ne craignant point d'inventer un peu, quand il se trouvait à court, empruntant même ailleurs, pour tracer le tableau de la jeune

fille parfaite, certains traits que Gillette eût aisément reconnus si elle avait été plus préoccupée de sa petite personne que de la grande figure de Jeanne d'Arc.

Elle écoutait ravie, le cœur gonflé de rêves héroïques.

— Oh ! disait-elle, si j'étais homme, je voudrais être soldat, avoir une grande épée et tuer beaucoup de Goddem.

— Eh bien, moi, répondait-il avec un sourire mélancolique, si j'étais libre de faire à mon plaisir, je voudrais être cuisinier, avoir un grand couteau et tuer beaucoup de lapins.

Car il se voyait déjà, en tablier blanc, autour des marmites du *Bacchus*. Il ne quittait plus Gillette de sa vie et obéissait à son moindre geste. Dame Gerbillot n'était plus là... Idées absurdes. Il s'en voulait de se laisser aller à de pareilles chimères, mais aussitôt il se savait bon gré d'être parvenu à l'âge d'homme où l'on distingue si nettement les idées absurdes des idées raisonnables. Était-ce donc si déraisonnable d'espérer que Gillette devint un jour sa femme ? Toute autre solution lui paraissait impossible. Il frémissait à la pensée de lui en toucher le premier mot, et, tout à coup, il lui semblait qu'elle devrait le comprendre toute seule.

— Gillette, dit-il un jour, je ne sais plus rien sur votre bergère Lorraine. Dieu donne le paradis à cette pauvre Jeanne, elle a été bien malheureuse.

— Malheureuse ? s'écria la jeune fille. Peut-on avoir plus belle vie ?

— Personne ne l'a aimée.

— Tous les braves cœurs l'aimaient.

— Elle n'a pas eu de mari.

— Le beau malheur ! dit-elle en riant. Mais c'était sa vocation, Lambert.

— Qu'est-ce que c'est qu'une vocation ?

— C'est la volonté du bon Dieu sur nous.

— Quelle vocation avez-vous donc, Gillette ? Je crois que vous allez vous faire religieuse. Vous ne pensez qu'à la vie des saints. Votre mère en sera désolée.

— Vous voilà bien en peine du bonheur de ma pauvre maman, dit-elle d'une mine moqueuse. L'aimez-vous donc tant à présent ?

Il ne répondit rien. Elle le regarda longuement, hésitant à lui demander pourquoi il était triste, et soudain attristée elle-même.

A partir de ce jour, elle ne prononça plus devant lui le mot aimer, et Lambert constata avec une joie secrète qu'elle montrait beaucoup plus de curiosité à son endroit. Elle s'enquêrait de ses goûts, de ses aventures passées et de ses projets d'avenir. Très réservé sur lui-même, il parlait surtout de son maître, et avec une chaleur d'affection qui rendait tout humides les beaux yeux noirs de Gillette.

Cependant, la jambe blessée guérissait. Malgré tout son dévouement, Lambert voyait venir avec angoisse l'heure où il lui faudrait rejoindre son lépreux. Les nouvelles de sire Arnould n'étaient pas des plus rassurantes. Au rapport du chapelain et du petit Guillaume, il tombait en mélancolie et semblait se soucier fort peu de son serviteur.

Gillette ne disait point ce qu'elle pensait, mais elle redoublait envers le blessé de sollicitude et de gentillesse.

Pas plus qu'aux premiers jours, on ne remarquait en elle de coquetterie ou de fausse honte. Elle souffrait sans agacement au chevet de Lambert la présence des étrangers. Grâce à elle, plusieurs amis de la maison s'intéressaient au sort du jeune homme. Le vieux Taupenot venait le voir souvent et répétait à qui voulait l'entendre que ce garçon lui plaisait beaucoup.

Or, la veille même du jour où dom Chapadioux devait venir

chercher le page du sire de Sérèze pour le ramener chez le chanoine, les deux amoureux faisaient bras dessus bras dessous le tour de leur grenier. Lambert aurait fort bien pu marcher seul, mais il certifiait à Gillette que, si elle avait le malheur de le lâcher, il tomberait, se foulerait l'autre cheville et serait contraint de rester encore neuf ans au *Bacchus sans tête*, comme Barbazan dans sa cage.

Tout en devisant et muguetant, ils s'accoudaient à la lucarne et, serrés l'un contre l'autre, regardaient par-dessus les créneaux du fort Marchaux, un soleil d'automne se coucher en grande cérémonie derrière les monts du Morvan.

— C'était le bouclier de la bonne Jeanne, disait Gillette à qui son héroïne trotta toujours en tête. Il est en or. Saluez-le.

— C'est la grande poêle à rôtir les châtaignes, disait Lambert, dont l'imagination était moins chevaleresque. Elle chauffe, elle est toute rouge. Nous en mangerons bientôt.

— Ah! s'écria Gillette, en se retournant soudain un doigt sur la bouche. Écoutez. Quelqu'un monte.

— C'est sans doute Baptiste ou maître Taupenot. Je n'ai rien entendu.

— On est là derrière la porte, on nous écoute. Regagnez vite votre lit, dit-elle à voix basse toute tremblante.

— Mais pourquoi? Que risquons-nous?

— O Jésus!... Le ladre, le ladre.

Elle s'affaissa dans les bras de Lambert qui chancelait, lui aussi muet de saisissement.

Sire Arnould était devant eux, pareil à un spectre sorti du tombeau. Il faisait face à la lucarne. Les rayons du soleil couchant mettaient des reflets fauves sur son masque effroyable. Il s'avancait d'un pas rigide, machinal. Ses yeux monstrueux semblaient aveugles.

Brusquement, il se détourna et parut se diriger du côté de la couche, vers l'escabeau où la dague de Lambert pendait au bout de son baudrier. Gillette s'élança et le retint par l'épaule, tandis que le page se jetait sur l'arme.

Le misérable contemplant la jeune fille. Un gémissement sourd sortait de sa bouche grande ouverte d'où coulaient deux filets de bave. Il resta un instant, hagard, titubant, puis, s'effondra tout à coup comme une masse.

On le rapporta au Cloître. Il avait perdu la parole et le sens. Il ne revint à lui, trois jours après, que pour comprendre qu'il allait mourir.

Et il mourut en donnant de grands signes de piété chrétienne, baisant tendrement le crucifix et montrant bien qu'il n'avait plus de pensées que pour le ciel.

Le chanoine officiel l'assista de la foi jusqu'au dernier article du passage. Il invoqua sur lui avec ferveur les noms du bienheureux Lazare, de sainte Madeleine et de sainte Marthe, les suppliant de conduire l'âme affligée au lieu de la consolation. Puis, après avoir accordé au mourant toute absolution de peine et de culpabilité, il le remit aux mains de Dieu son Père, lequel en fit suivant son bon plaisir et sa douce miséricorde. Ainsi en soit-il de nous tous!

Lambert fut recueilli par M. Jacquin. Il lui servit de page durant plusieurs mois et s'insinua si bien dans ses bonnes grâces qu'il put lui confier avec succès l'ardent amour dont il brûlait pour Gillette et le désir qu'il avait de l'épouser au plus vite.

Quand dame Gerbillot apprit la première nouvelle de ce projet, de la bouche de dom Chapadioux qui la vint voir de la part de M. l'official, elle commença par fondre en larmes, rappelant toutes les peines que sa fille lui avait coûtées depuis sa naissance. Elle ne l'avait sevrée qu'à vingt-six mois. Cette enfant l'aurait mangée!

Après cela que de veilles, que de soins! Enfin, elle en avait fait la plus belle fille d'Autun et se doutait bien qu'elle en serait mal payée, mais elle ne s'attendait point à si noire ingratitude.

Dom Chapadioux impatienté lui répondit que, s'il n'est pas de mère qui ne soupçonne sa fille d'avoir quelque amour en tête, il en est peu qui ne soient les dernières à le découvrir, et que dame Gerbillot devait s'estimer heureuse de n'avoir point plus fâcheuse surprise.

Sur quoi, l'autre redoublant ses pleurs, en appela à l'autorité de son pauvre défunt mari, qui se reposait alors en Dieu du peu de travail qu'il avait fait sur terre, et se demanda avec angoisse ce qu'il aurait dit à ce coup. Le chapelain répliqua sur le champ que feu Gerbillot n'aurait rien dit, pour la bonne raison que sa femme ne lui aurait pas laissé placer un mot.

Alors, la dame baissant le ton et s'essuyant un œil du coin de son tablier, dit qu'elle n'ignorait point que ce garçon était Liégeois. Elle suppliait donc le messire prêtre de considérer s'il était bien-séant d'introduire dans une famille un étranger, ennemi du pays.

Dom Chapadioux répliqua que Lambert parlait trop bien la langue française pour être regardé comme un ennemi d'Autun et de la Bourgogne. Puis, il s'étendit longuement sur les mystérieux desseins de la Providence qui ramenait un gendre à dame Gerbillot du pays même qui lui avait pris un fils. Il fit valoir que, le prince seul disposant de la guerre, le prince seul en est responsable, et que les peuples ne doivent point garder entre eux d'inimitié, suivant le verset du psaume *Exurgat* qui dit : *Increpa gentes quæ bella volunt*.

Dame Gerbillot ne sut que répondre à ce latin. Elle réfléchit un instant comme si elle en méditait le sens, puis, s'écria toute en colère que, si les morts étaient morts, il fallait pourtant que les vivants mangeassent du pain. Avait-elle donc élevé sa fille pour la donner à un vagabond sans sou ni maille? Mais apprenant que le chanoine tenait ce garçon en estime singulière et qu'il était disposé à lui faire tant de bien que Lambert pourrait acheter, s'il le voulait, le *Bacchus sans tête*, écuries et granges, à beaux deniers comptants, elle se radoucit.

Lambert épousa donc Gillette, et l'ayant épousée, il l'aima davantage, lui découvrant chaque jour de nouvelles perfections.

Et, parce qu'il n'est pas toujours à propos que les vieux parents demeurent avec leurs enfants mariés, dame Gerbillot, après les noces, se retira à la campagne, près de Curgy, où elle passa le temps à élever des poules, et où, jusqu'à sa mort, on ne la laissa manquer de rien.

Le jeune ménage, grâce à son industrie, porta l'hôtellerie à un degré de prospérité qu'elle n'avait jamais atteint. On doubla bientôt le nombre des domestiques. Aussitôt après la mort du lépreux Coquinet avait repris sa place de marmiton.

Il revenait d'une ferme éloignée, située en pleine campagne, dans une châtellenie du chapitre, où il avait gardé les chèvres, sans savoir pourquoi, durant de longues semaines. Le lendemain de la Saint-Ladre, au petit jour, comme il mettait le nez dehors, un inconnu à cheval s'était jeté sur lui, l'avait happé dans un grand sac comme un chien qu'on veut noyer, et enlevé au galop. C'était un fidèle serviteur du chanoine Jacquin.

On n'entendit plus parler des trois mystérieux personnages. Mais un jour qu'on creusait une fosse à fumier, près des écuries, on trouva dans la terre de curieux fragments de statues et des marbres brisés portant des inscriptions. Un savant clerc, expliqua qu'il s'agissait de trois faux dieux, de fort mauvaise réputation malgré leurs titres honorables. Apollon, l'illuminateur des mortels, Mercure, le conducteur des âmes, et Bacchus, le semeur de joie.

Lambert se défit au plus vite de cette pierraille maléfique et s'empressa de changer l'enseigne de son auberge.

Il alla dénicher dans les débris antiques dont fourmillaient les ruines d'Autun, une tête barbue et d'expression béate. Et sans souci de donner tablature aux archéologues de l'avenir, il la colla solidement sur le cou tronqué du Bacchus, — lequel n'était peut-être déjà pas plus Bacchus que vous ou moi, — et il le baptisa le *Joyeux Noé*. En quoi il fut grandement loué par tous les chrétiens raisonnables de la paroisse, d'avoir ainsi remplacé une vilaine idole païenne par un honnête et saint patriarche qui serait le premier patron de la Bourgogne, si les Bourguignons avaient de la reconnaissance.

Le chanoine Jacquin dota son protégé de plusieurs bons vignobles qu'il possédait du côté de Nolay. Il voulut que Lambert changea son nom paternel de Flamborte contre celui de Desvignes et le laissa à ses héritiers. D'héritiers Lambert en eut prou. Nul n'en doute s'il sait le nombre de Desvignes qui pullulent encore, en notre pays d'Autunois, jusques au présent jour.

J'ai appris par de vieilles chartes qu'il fut, toute sa vie, heureux en ménage et mourut, laissant une honnête fortune.

Ainsi en soit-il, — pourquoi pas? — et de nous tous. Mais ce souhait-là ne vaut pas l'autre. Car à quoi bon tant souhaiter ce qu'il faut un jour laisser?

PAUL CAZIN.

Elections et Parlementarisme

C'est avec plaisir que nous publions l'article qu'a bien voulu nous envoyer M. le sénateur Carnoy. Nous ne partageons pas du tout les convictions démocratiques de l'auteur, ni son optimisme parlementariste, toutefois nous avons assez habitué nos lecteurs à une largeur de vues que nous croyons nécessaire entre catholiques, pour accueillir dans cette Revue l'exposé d'idées que nous estimons erronées, mais qu'il est utile de soumettre à l'élite catholique du pays. Entre catholiques de nuances différentes on ne peut que gagner à mieux se connaître.

Peut-être aurons-nous l'occasion d'exposer prochainement les raisons pour lesquelles nous croyons fautive et nuisible la conception de la démocratie politique telle qu'elle sévit actuellement dans le monde, et de montrer que si l'Europe veut remonter la pente, il lui faudra, en politique, réagir antidémocratiquement.

Abbé R. G. VAN DEN HOUT.

Au fur et à mesure qu'arrivaient les nouvelles concernant les dernières élections, les journaux et le public ont émis de premières impressions hâtives, provisoires et nécessairement superficielles. Le moment paraît venu d'aller plus au fond des choses. Pour mémoire, il nous faudra constater tout d'abord, comme tout le monde l'a fait, que l'avance socialiste est, en grande partie, due à un mécontentement général dans le pays. Celui-ci a des causes diverses. Quelques-unes étaient inévitables. Pour restaurer nos finances, il a fallu voter de nombreux impôts. Malgré eux, en raison de forces économiques presque irrésistibles, notre franc a baissé encore durant ces quatre années et a aggravé le phénomène de la vie chère. Il a fallu opérer de nombreuses compressions qui ont multipliés les déceptions, l'augmentation des salaires des fonctionnaires et instituteurs si lourdement qu'elle ait pesé sur nos finances n'a pas encore suffisamment suivi la chute du franc et a déçu des espérances parfois trop présomptueuses.

D'autres impressions fâcheuses eussent, peut-être, pu être évitées. Les gouvernements composites qui nous ont régis depuis plusieurs années ont eu une politique manquant de netteté et... d'allure.

Ils ont fait par trop fi de la réclame qui, en politique comme dans les affaires, est une force. D'excellentes choses ont été réalisées, mais on n'a pas su en faire apparaître l'importance, on a par trop ignoré la valeur du geste. Tous les parlementaires savent la peine qu'ils ont dans tous les milieux à montrer que bonne besogne fut faite et que mille récriminations courantes sont sans portée. Aucune personnalité, malgré de grands services rendus, n'a su entourer son action de l'auréole qui attire la confiance générale et la popularité. Naturellement, la presse a encouru la pire culpabilité à cet égard. La plupart des journaux ont pris plaisir à critiquer de toute manière les actes d'un gouvernement qu'ils traitaient un peu en ennemi bien que plusieurs de ses amis y siègèrent et associèrent donc le parti à l'action de cette administration qu'on ne cessait de traiter avec une mauvaise humeur démoralisante.

Comment s'étonner de ce que le public se soit toujours davantage persuadé que l'on faisait fausse route, que le Parlement était incapable et les ministres sans énergie. De tels sentiments chez ceux que ne retient pas la crainte de perdre des capitaux aboutissent aisément à un vote socialiste ne fût-ce que par mauvaise humeur.

Un effort a été fait durant les six derniers mois par quelques personnalités et par certains journaux afin de dissocier le parti catholique de la politique de M. Theunis qu'elle qu'en soit la valeur de façon à éviter que le public ne se venge sur nous des aspects désagréables que celle-ci avait parfois dû revêtir. Toutefois, tout cela est venu trop tard à un moment où le caractère électoral du mouvement était trop évident. En outre, celui-ci a revêtu des formes peu heureuses.

Le cri de « guerre aux impôts » pouvait plaire à la bourgeoisie, mais il faisait craindre à d'autres parties de la population un arrêt dans la législation sociale ainsi que des exclusions de fonctionnaires et un resserrement des traitements. Les mêmes groupes attaquaient la loi des huit heures et les mesures prises pour atténuer la crise du logement. En outre, on entendait parler de « gouvernement fort » et l'on constatait que les éléments militaristes, anti-démocratiques, anti-parlementaristes même commençaient à se rallier à ce mouvement. Cela facilitait beaucoup la campagne socialiste et cela provoquait la défiance de la jeunesse, surtout en pays flamand.

N'a-t-on, du reste, pas trop souvent associé certains aspects de notre programme démocratique ou linguistique avec les théories subversives que l'on attaquait chez les socialistes?

Les éléments jeunes avaient donc quelque raison de craindre que le bloc national anti-socialiste ne devint également une coalition anti-démocratique.

Le manque de psychologie de certains propagandistes habitués à la politique d'il y a vingt ans a parfois été déconcertant.

J'en ai entendu devant des auditoires populaires et socialisants faire appel au « bon sens » des masses pour leur faire admettre que la journée de huit heures devait être modifiée et qu'il fallait s'assurer une armée nombreuse. C'est absolument comme si l'on voulait recueillir des voix bourgeoises en démontrant qu'il y a lieu d'augmenter les charges fiscales. Hélas! devant un parlement il faut parfois soutenir de pareilles thèses mais devant les électeurs elles ne peuvent qu'effrayer l'opinion.

Une campagne purement négative visant à effrayer le public devant les dangers du socialisme, si réels que soient ceux-ci, ne peut, du reste, plus obtenir le succès qu'elle a connu en 1912.

L'« embourgeoisement » relatif du socialisme en certains pays, la participation de celui-ci au pouvoir chez nous durant le temps de l'Union Sacrée, les allures modérées qu'il a affectées dans les derniers temps, tout cela a habitué les populations au socialisme.

Ajoutons que la jeunesse des faubourgs et même des campagnes s'« émancipe » de plus en plus et croît de moins en moins qu'elle doit rester fidèle aux partis traditionnels et aux mots d'ordre venant d'autorités laïques ou religieuses.

* * *

Ce dont on ne veut plus à aucun prix, c'est de la domination aristocratique ou bourgeoise, on aimerait même à faire connaissance avec un gouvernement populaire; je ne discute pas la valeur de cet état d'esprit. Je le constate comme un fait. Plus il se répand, plus il devient impossible de créer en Belgique un parti « conservateur » du genre de celui qui a récemment repris le dessus en Angleterre. Qu'on n'oublie pas que ce pays renferme des centaines de circonscriptions non industrielles rappelant un peu les « bourgs pourris » de Jadis.

Une réaction anti-Labor peut donc s'appuyer sur une portion

importante du pays. Ici, il n'y a guère d'arrondissements qui ne soient en grande partie industriels, d'autant plus que les abonnements à la semaine augmentent sans cesse le nombre des ouvriers urbains en région rurale. Un parti conservateur serait voué à l'émiettement graduel et à la minorité définitive.

Ce qui peut et doit exister chez nous, ce sont deux partis à tendance démocratique, l'un à tendance nationalisante, matérialiste et plus ou moins révolutionnaire, l'autre évolutionniste, chrétien, plus pacifique.

Les éléments conservateurs seront nécessairement amenés à jouer le rôle d'élément modérateur sous simple forme d'appoint.

Il ne servira guère de se rebeller contre ces réalités ni même d'en accuser le suffrage universel.

Il est clair qu'un système moins égalitaire aurait pu retarder quelque peu l'affirmation de la majorité démocratique existant dans le pays, il n'eût pu empêcher celle-ci de se créer.

Or, toute barrière électorale doit finir par céder, s'il existe dans la masse de la population une réelle volonté de modifier le régime qui s'oppose à ses aspirations. Même un « gouvernement fort » ou autocratique ne pourrait se maintenir sans le consentement au moins tacite des masses, bien qu'il puisse parfois s'établir plus ou moins par surprise et arrêter quelque temps dans son essor une démocratie n'ayant pas encore poussé de racines très profondes dans un peuple.

Quel que soit le régime dans lequel on vit, ce qui importe c'est de créer des opinions, de faire des hommes. Il est assez facile de gloser sur les imperfections du suffrage universel amorphe qui existe ici comme partout ailleurs aujourd'hui, mais cela ne peut produire aucun fruit. C'est là le régime auquel le monde tient à notre époque, il est une conséquence de la tournure d'esprit moderne. Il a des défauts évidents mais aucun régime n'en est exempt et l'atténuation de ceux-ci ne doit s'attendre que d'une évolution assez lente comme celle qui a diminué graduellement en d'autres temps les abus du monarchisme et de l'aristocratie.

Ne voyons-nous, du reste, pas sous nos yeux s'opérer une organisation du suffrage universel par la création des groupes sociaux et des corporations professionnelles? De plus en plus, l'homme s'inscrit dans un organisme économique ou politique et vote collectivement. L'élection se transforme en une statistique de la force de ces groupes constitués. La « consultation » ne porte plus que sur les éléments encore non organisés dont le nombre va sans cesse diminuant bien qu'il ne faille pas prévoir qu'ils disparaissent jamais complètement.

Or, n'est-il pas normal que les organismes qui représentent les « pouvoirs », les « forces » dans le pays aient leur mot à dire, puisque le gouvernement ne peut se concevoir sans leur appui, leur collaboration ou leur... résignation.

* * *

Rien de plus faux donc que de se figurer le parlement comme une poignée d'hommes à compétence souvent fort discutabile désignés par des masses de « primaires », d'ignorants, d'impulsifs menées, par de petites coteries appelées : associations politiques.

-Le parlement représente, en grande partie, des groupes qui ont leur politique et leurs intérêts, il tend à concilier ces derniers et éventuellement à faire triompher telle conception sur telle autre, moins par des démonstrations éloquentes dans l'hémicycle que par des discussions préalables et des combinaisons.

Les parlementaires ne sont pas tous suffisamment compétents, c'est évident, on peut même dire qu'aucun d'entre eux n'est compétent pour les trois quarts des projets sur lesquels il doit voter; mais il y a toujours quelques personnes capables de comprendre telle ou telle loi. Vu la diversité invraisemblable des objets sur lesquels porte la législation, on ne peut en demander davantage et il est des occasions où les membres les moins brillants rendent de réels services, ne fût-ce que comme porte-voix de leurs groupes. Si certaines discussions sont trop écourtées ou, au contraire, allongées et embrouillées jusqu'au gâchis, c'est parce qu'on demande trop du parlement. Le progrès n'est pas dans sa suppression mais dans son allègement par la dévolution de certains de ses pouvoirs à des commissions ou à d'autres corps. Le projet de loi sur l'enseignement supérieur, par exemple, prévoit que les universités décideront désormais des changements à introduire dans leurs programmes.

C'est donc dans cette direction et non pas dans une atténuation du S. U. qu'il faut attendre une amélioration du régime parlemen-

taire et il n'est, du reste, pas vrai de dire que le peuple ne se laisse entraîner que par ceux qui le flattent, le trompent et l'exploitent. Ce reproche il le mérite moins que les monarques et de façon moins durable.

* * *

Ce ne sont pas tant les défauts des socialistes qui assurent leurs succès, c'est moins leur programme doctrinal ou les perspectives qu'ils font entrevoir que le succès de nombreuses coopératives, unions professionnelles, mutualités, sociétés d'éducation intellectuelle, artistique, physique qui ont rendu de nombreux services à d'innombrables personnes aux dépens, certes, souvent de bien plus précieux, mais services tout de même.

Si d'autre part, le Limbourg et certaines parties des Flandres leur restent relativement fermés malgré les incessants apports d'ouvriers étrangers, c'est parce que dans ces coins de terre, les mêmes services ont été rendus par nos organismes qui y sont florissants. Ils y jouissent de la protection des pouvoirs locaux et des classes supérieures, ils s'y sont développés à temps, tandis que, dans le reste du pays, la démocratie chrétienne souffre partout de devoir travailler un terrain déjà encombré d'une luxuriant végétation socialiste. Son rôle est plus ingrat que celui du semeur de l'Évangile qui lui, au moins, semait son bon grain avant que l'ennemi n'ait jeté son ivraie.

En outre, il est encore bien des arrondissements où n'existe pas en haut lieu envers elle la bienveillance que nous signalions pour le Limbourg. Il se trouve encore des personnes qui voudraient la mettre en botte avec la mauvaise herbe collectiviste pour en faire un seul autodafé.

Les catholiques de ce genre qui n'ont pu mettre l'amour du prochain et de la religion au-dessus de leurs préférences personnelles, de leurs habitudes de pensée et de leurs intérêts de classe sont responsables de la défection de millions de Belges, car si la démocratie chrétienne qui n'est plus si jeune avait été accueillie il y a trente ans pour ce qu'elle était, c'est-à-dire une forme nouvelle de l'immortelle charité chrétienne, éclosée sous le souffle vivifiant d'un grand Pape, nous aurions dans toute la région flamande au moins la situation du Limbourg et nous l'aurions méritée par nos œuvres. Le suffrage universel doit, en effet, être considéré non comme une forêt vierge où s'épanouissent à cœur joie des troncs grimaçants des lianes épineuses ou des plantes vénéneuses, au hasard des germes qu'y répand la nature mauvaise.

C'est, au contraire, un champ que l'on doit cultiver à la sueur de son front, où l'homme de dévotion et d'action peut acquérir non pas les trois misérables suffrages que lui accordait le vote plural mais des centaines ou des milliers de voix.

L'inaction parée de convictions anti-parlementaristes, de haine de la politique ou de mépris de la médiocrité des foules n'a jamais rien amélioré au monde qui nous entoure. Répandue encore plus parmi nous, elle nous amènerait rapidement à l'impuissance des catholiques de certains pays voisins qui, pour n'avoir vu que du mal dans le régime démocratique, en sont réduits aujourd'hui à borner leur action publique à des manifestes, tout en attendant l'homme que Diogène, lui, au moins, cherchait la lanterne à la main.

Sur le champ politique on récolte ce que l'on sème tout comme sur la glèbe, si ingrat que puisse être le sol, si nombreuses que soient les intempéries, si obsédante que soit la concurrence de la végétation sauvage toujours plus vigoureuse que la plante qui porte de bons fruits.

Que l'aggravation du danger socialiste avec son arrière-fond communiste ne nous suggère donc ni une attitude de réaction, ni de découragement, ni de la résignation.

N'espérons pas trop de l'évocation des dangers du socialisme ni de l'exploitation des erreurs que ses chefs ont commises ou commettront, moins encore de l'étalage de l'illogisme dans la conduite de ceux-ci. Tout cela c'est de la politique, mais c'est très insuffisant, ce qu'il faut c'est faire concurrence à nos adversaires dans le domaine social, c'est orienter le parti catholique de tous côtés vers la démocratie et cela sincèrement dans le désir d'être utile aux populations, sans s'attarder à de byzantines discussions sur la valeur théorique de l'émancipation populaire ou sur le principe d'autorité. Travaillons tous sous une forme quelconque à grouper les populations dans des organismes chrétiens, enrôlons-y la jeunesse qui autrement, à peine échappée de nos patronages, va grossir les syndicats socialistes, aidons le plus de gens

que nous le pouvons, chacun dans notre milieu et surtout faisons des sacrifices pour répandre une presse populaire saine qui éduque positivement le peuple en lui montrant la perspective d'améliorer ici bas son sort moralement et matériellement, tout en restant fidèle aux croyances qui lui assurent des espérances éternelles.

A. CARNOY
Sénateur

professeur à l'Université de Louvain.

Le capitalisme devant le mur

Un hebdomadaire, qui de toutes les revues hebdomadaires anglaises est le mieux informé, a publié fin mars une analyse extrêmement intéressante de l'état actuel des salaires en Angleterre.

Les conclusions pourront, je crois, intéresser les lecteurs belges; et voici pourquoi. Comme je l'ai souvent répété dans ces colonnes, notre pays ayant distancé tous les autres dans le domaine du développement capitaliste et industriel, l'Angleterre offre un exemple fort utile, à la lumière duquel les observateurs étrangers pourront étudier l'avenir probable de leur propre système économique, en tant qu'il s'oriente dans les mêmes voies industrielles.

La conclusion que comportent ces chiffres confirme fortement une thèse que j'ai constamment soutenue, à savoir que, dans sa dernière phase, le capitalisme industriel tend à devenir *muscle-bound* (littéralement : « à avoir les muscles liés »); et que dès lors, de par sa nature, des conséquences se développent, qui sont fatales à sa propre existence et au bien-être général de l'Etat.

Peut-être me faut-il expliquer que l'expression métaphorique *muscle-bound* est un terme d'athlétique anglaise décrivant un état du corps humain, dans lequel, à force de trop exercer les muscles, à force de trop les fortifier, donc à force de développer de façon excessive l'état même auquel vise l'entraînement athlétique, il y a inhibition de la liberté de mouvements : l'entraînement athlétique va à l'encontre de son propre objet de par le résultat final de sa propre activité.

Cette métaphore est selon moi plus exacte que celle empruntée à la médecine et par laquelle un processus ordinaire est qualifié d'auto-empoisonnement : de par son activité il engendre des toxiques qui tendent à détruire cette même activité.

De toute façon, le fait principal et directeur, fait déjà évident pour ceux qui s'intéressent à la réalité et évitent l'erreur de vivre dans le passé, est celui-ci : dans un certain stade avancé (stade, qui, en Angleterre, est atteint) le capitalisme industriel va à l'encontre de ses propres objets.

La « liberté » du travail était une condition essentielle pour le fonctionnement de ce système. C'est la vieille thèse libérale du XIX^e siècle dans le domaine économique, qui a fait faillite tout comme toutes les autres thèses libérales dans tous les autres domaines. Par le mot « liberté » on entendait ici une concurrence acharnée entre les prolétaires qui, n'ayant pas de propriété à eux, ne pouvaient en vivre qu'en vendant leur labeur; concurrence qui devait réduire les prix au minimum.

Les prolétaires ont découvert que cette « liberté »-là réduisait toute la masse des travailleurs à un état d'inquiétude et d'insécurité permanente quant à leur gagne-pain; qu'une forte minorité était condamnée à posséder les objets de première nécessité en quantité insuffisante, qu'une minorité plus faible (mais toujours considérable) — était réduite littéralement au dénuement.

A tous cette « liberté » laissait en perspective la misère dans la vieillesse et en cas de longue maladie ou d'incapacité de travail, la ruine.

Les prolétaires s'attachèrent dès lors à détruire cette « liberté », en s'organisant en groupements à caractère exclusif, interdisant à qui que ce fût, qui n'en serait pas membre, de travailler dans une branche quelconque de l'industrie.

Plus tard ils demandèrent et obtinrent de leurs patrons, en les menaçant de désordres graves encore, des garanties de plus en plus grandes contre le dénuement et les conséquences de la maladie. En fin de compte les voici parvenus au stade que j'ai décrit dernièrement ici-même : *stade, dans lequel le prolétariat devient peu à peu apte à détruire dans le système capitaliste l'élément : « bénéfique », tout en n'essayant pas de substituer quelque chose d'autre à ce système. D'où toute la gravité, en Angleterre, du moment actuel.*

* * *

L'analyse des salaires anglais d'aujourd'hui, analyse parue pour la première fois dans une revue d'intérêt général, confirme mes conclusions premières. Les chiffres y sont donnés, dans toutes les branches, eu égard à la puissance réelle d'achat dans l'Angleterre d'aujourd'hui. Celle des salaires d'avant-guerre est mise en regard. Voici la conclusion qui s'en dégage.

La puissance moyenne d'achat des salaires, dans toutes les branches, a diminué (conséquence inévitable des troubles provoqués par la guerre dans nos débouchés étrangers, par l'appauvrissement de nos clients étrangers, par la disparition totale de vastes régions d'exportation, la Russie par exemple). Mais cette diminution ne constitue pourtant pas la donnée essentielle du problème. Elle se réduit à un peu moins d'un dixième, ce qui est hors de toute proportion avec celle du total des revenus de l'Etat britannique. En d'autres termes, et malgré le nombre élevé des chômeurs et la diminution des heures de travail, la proportion des revenus de l'Etat anglais, aujourd'hui payés comme salaires, est beaucoup supérieure à celle d'avant-guerre. Et si à ces salaires on ajoute les sommes absorbées par l'entretien des sans-travail, la proportion devient plus grande encore.

Les prolétaires sont à même de demander et d'obtenir un gagne-pain dans une mesure supérieure à ce qui avait lieu avant la guerre. Ce n'est pas qu'ils soient plus riches : ils sont, au contraire, plus pauvres; mais à les comparer à ceux de toute la communauté, leurs revenus ont augmenté, et cette augmentation a eu lieu aux dépens des rentes, bénéfices et émoluments divers des professions libérales, c'est-à-dire de toutes les plus-values auxquelles nous étions habitués à l'époque d'avant-guerre et qui donnaient l'aisance à beaucoup de membres des classes moyennes et le luxe aux classes supérieures.

Cette augmentation a eu lieu aux dépens d'innombrables familles de la classe moyenne : quelques-unes d'entr'elles souffrent aujourd'hui de la faim, presque toutes luttent contre des difficultés qui semblent insurmontables. Elle a eu lieu aux dépens des salaires plus élevés (mais non des salaires les plus élevés). Elle a eu lieu par dessus tout aux dépens de la profession libérale. Exemple : les représentants de l'enseignement supérieur sont à ce point plus pauvres qu'à l'époque où je fréquentais l'Université, que je ne crois guère me tromper en affirmant que la véritable puissance d'achat des émoluments qu'ils touchent est un peu supérieure à la moitié de ce qu'ils recevaient autrefois : ils n'en touchent certainement pas les trois quarts. Leur véritable « position économique » représente probablement un peu moins de 60 p. c. de celle d'autrefois. Il en est de même de presque toutes les formes du travail intellectuel.

Parlons de ma propre profession, celle d'écrivain. L'impression

d'un livre coûte de 50 à 75 p. c. en plus du coût d'avant-guerre, à s'en tenir à la valeur réelle de l'argent. En monnaie actuelle, la différence sera naturellement bien plus grande. Le papier étant importé de l'étranger suit les prix mondiaux et n'en a pas dépassé le niveau général dans le monde entier. La reliure, comprise non dans le sens continental et permanent, mais dans le sens anglais (d'habitude presque tous les livres anglais paraissent cartonnés), la reliure, dis-je, a augmenté plus encore que l'impression. Mais le prix des livres est loin de s'être accru dans la même proportion : ils l'eussent fait que c'eût été la fin du marché des livres.

J'ai devant moi quelques données statistiques se rapportant à un de mes livres, lequel s'est vendu plusieurs années durant, à un nombre d'exemplaires sensiblement égal. Le cas peut servir d'exemple. Les exemplaires de ce livre vendus l'an dernier ont légèrement dépassé en nombre ceux qui l'avaient été en 1913 (il s'agit là d'un livre d'histoire, qui est toujours demandé). Le prix de vente actuel dépasse de moins de 60 p. c. celui d'autrefois. Pour être aussi exact que possible disons que le prix a augmenté d'environ 57 p. c. (il est difficile de préciser car le système de vente a quelque peu changé, et les prélèvements ne sont plus les mêmes). Mes droits d'auteur ont dès lors varié dans la même proportion : ils dépassent, de la moitié ceux d'autrefois ; en puissance réelle d'achat ils sont nettement inférieurs à ceux-ci : d'un cinquième peut-être.

Mais le coût de la production manuelle a exactement doublé. En d'autres termes, le travailleur manuel a réalisé des gains sérieux aux dépens de l'éditeur et de l'auteur.

Autre phénomène : les salaires de tous les ouvriers inférieurs ont énormément augmenté. Ce sont les salaires des catégories supérieures qui ont diminué. Les balayeurs de rues reçoivent en valeur d'achat, plus du double de ce qu'ils recevaient avant la guerre. Il en est de même des travailleurs inférieurs des voies ferrées, des portefaix par exemple. D'habiles ingénieurs mécaniciens, ceux surtout qui appartiennent à la grande industrie nationale des constructions navales (elle a souffert de la guerre au point d'être à moitié détruite) — reçoivent bien moins en valeur d'achat, qu'ils ne recevaient avant la guerre. Le phénomène est général. La demande d'un gagne-pain suffisant a acquis droit de cité. Les valeurs économiques que sa réalisation exige ont été prélevées sur les anciennes plus-values qui allaient au travail qualifié et aux classes instruites, et sur les bénéfices et rentes de la classe moyenne. La classe très riche est dans la même situation qu'auparavant ; tout au sommet, on est même encore plus riche qu'on était naguère. Mais tous les revenus compris entre cette catégorie-là et les formes les plus élémentaires du travail manuel ont baissé.

Dans un précédent article, j'avais cité l'exemple des cheminots. Un autre exemple du plus haut intérêt est celui des mineurs. Les

mineurs anglais étaient réputés être les meilleurs du monde entier. Somme toute, leur situation économique a été, durant ma génération, une situation privilégiée. Personne ne leur en voulait — aucun homme intelligent, tout au moins, — en raison de leur habileté et des dangers et difficultés de leur métier.

A l'heure actuelle voici où nous en sommes : le plus grand nombre de nos mines de charbon ne font pas de bénéfices. Du total de la production les salaires absorbent, dit-on 97 p. c. Cette vaste industrie est donc évidemment en danger — tout au moins est-elle en danger, en tant qu'elle est gérée selon le système capitaliste, dont le mobile nécessaire, le seul mobile conscient, est l'espoir de bénéfices. Et pourtant les mineurs ne reçoivent certainement pas aujourd'hui de revenus équivalant virtuellement à ceux d'avant-guerre.

L'ancienne école des économistes, celle du XIX^e siècle, nous aurait dit que, dans de pareilles circonstances, les mineurs devraient inévitablement se contenter de salaires encore moins élevés. Ou bien, autre alternative : une grande partie des mines devrait être fermées. Et, conformément aux vrais principes du « Libre Échange », ils eussent ajouté que le travail ainsi éliminé serait employé plus avantageusement ailleurs. Mais en fait aucune de ces deux alternatives ne se réalise. Le principal représentant politique des mineurs a déposé au Parlement un projet de loi — il est vivement discuté en ce moment même — lequel fixe pour tous les ouvriers employés dans l'industrie minière, un salaire permanent de 12 shillings au minimum par jours de travail. C'est exactement ce qui s'est passé pour les chemins de fer — ainsi que je le décrivais ici-même il y a peu de temps. De pareilles exigences impliquent certainement pour toute l'industrie minière une perte sèche évaluée par les experts à 17 millions de livres par an. A quoi le prolétariat riposte : « Nul doute que vous n'exagériez les pertes, mais que ce soit ou non ainsi, nous maintenons notre demande. Nous demandons des moyens d'existence suffisants ; si le total de ce que nous produisons, ne justifie pas nos exigences, nous ne permettrons pas que notre travail soit appliqué ailleurs ; nous continuerons la seule activité, à laquelle nous sommes habitués, le déficit devant être comblé à l'aide des plus-values de toute la communauté. »

Telle est la situation ; et les sages, non seulement en Angleterre, mais aussi à l'étranger, feront bien d'en suivre le développement. Car — sauf erreur de ma part — ce nouveau concept (qui n'est pas du socialisme, car il ne revendique pas la responsabilité de la propriété des mines, mais qui est fatal au capitalisme), ce nouveau concept, dis-je, va régir notre avenir immédiat en Angleterre, celle-ci, plus qu'aucun autre pays, présentant au monde le tableau du capitalisme arrivé à sa dernière phase.

HILAIRE BELLOC.

Les idées et les faits

Chronique des Idées

Il y a un siècle

La célébration du jubilé tourne manifestement au triomphe pacifique de la Papauté. Le Saint-Siège reste l'aimant merveilleux qui exerce son irrésistible attraction sur la catholicité, il attire de toutes parts à Rome, vrai centre du monde, des foules avides de contempler le Vicaire de Jésus-Christ et de recueillir la grâce du Grand Pardon.

Devant ce spectacle, il me paraît intéressant de se reporter au

célèbre jubilé de 1825, le premier du XIX^e siècle, le type mémorable de tous les autres, pour faire apparaître à travers les variations les plus curieuses la continuité de l'Esprit qui gouverne l'Eglise, pour dégager surtout des préoccupations envahissantes du tourisme de notre âge sportif l'idée pure de rénovation religieuse, qui est l'âme du jubilé.

Après les pontificats agités et tragiques de Pie VI et de Pie VII, à peine monté sur le trône de saint Pierre, Léon XII, saint et grand Pontife qui ne devait régner que six ans, obéit clairement à une inspiration d'en-haut en prémunissant le monde chrétien contre les redoutables périls de l'indifférence religieuse, triste legs des doctrines philosophiques de l'Ancien Régime et de la Révolution, qui sous les noms variés de tolérantisme, de libéralisme, de moder-

nisme, d'autres encore, devait être la plus pernicieuse erreur du XIX^e siècle.

On peut dire que l'idée du jubilé qui serait le grand événement de son règne, conçu comme remède à la plaie de l'indifférentisme, était contenue en germe dans l'encyclique inaugurale du 3 mai 1824. Antérieurement déjà, elle avait fixé l'attention du nouveau Pape. Dans l'émouvante entrevue dont l'histoire a gardé le souvenir qui eut lieu au lendemain de son élection, entre Léon XII, vieillard cassé mais âme vaillante, et l'illustre Consalvi presque moribond, l'ancien ministre d'Etat de Pie VII avait transmis à son successeur son testament politique et conféré librement avec lui des intérêts généraux de l'Eglise. Deux tâches s'imposaient d'emblée, d'après le grand ministre, au nouveau Pontife : déjouer les menées du carbonarisme et préparer pour 1825 un jubilé qui ferait venir à Rome, cent, deux cent mille témoins pour y voir un pape libre dans sa capitale.

Croirait-on, si on perdait de vue l'acharnement des puissances de ténèbres à contrecarrer l'action surnaturelle de l'Eglise, que ce projet tout pacifique de convoquer à Rome les fidèles du monde entier pour y célébrer les fêtes jubilaires souleva une tempête universelle? A la seule annonce que le Pape préparait la bulle d'indiction, l'opinion en émoi suscita une furieuse opposition. Le sectarisme protestant amena les esprits en lançant la vieille calomnie du trafic des biens spirituels en échange de profits pécuniaires : le jubilé, spéculation financière pour remplir le trésor pontifical à sec par l'exploitation du trésor des indulgences!

L'Allemagne luthérienne partait en guerre; l'Autriche, jésuite impénitente, marquait la froideur de son dédain; l'Angleterre ricanait, le gouvernement de Naples, s'alarant de l'exode en masse des Napolitains, suscita mille difficultés et fomenta une conspiration diplomatique; l'Espagne se renfermait dans un mutisme inquiétant; la France seule paraissait bienveillante mais s'enfermait dans une attitude passive.

A Rome même, les étrangers en villégiature protestaient contre l'instauration d'un régime de pénitence publique qui allait fermer les théâtres, suspendre les réjouissances profanes, supprimer le carnaval, et les commerçants intéressés à la continuation de la vie de plaisirs faisaient chorus avec la colonie des touristes. Le Conseil même du gouvernement pontifical cherchait à effrayer le Saint-Père en lui faisant voir sous le déguisement des pèlerins des carbonari et des brigands qui allaient envahir les Etats du Pape et ourdir les plus terribles complots. Le trésorier s'épouvantait de la brèche que des dépenses extraordinaires ouvraient immanquablement dans son budget et criait à la banqueroute.

Cette grêle de brocards et de sarcasmes laissa le Pape impassible. A toutes les objections, d'où qu'elles vinssent, il répondit uniformément par cet ultimatum : « *Si dira quel che si dira; si ha da far il giubileo. On dira ce qu'on voudra, le jubilé se fera.* » Et il en fut ainsi.

Au jour de l'Ascension de 1824, il fulmina la bulle d'indiction. « Elle était claire, forte et retentissante comme le son d'un clairon d'argent. Rarement émana du Saint-Siège document à la fois plus noble et plus imposant, plus paternel et plus tendre. C'était l'enseignement d'un maître, la doctrine d'un sage, la piété d'un saint. » On entend ici le langage d'un témoin de haute valeur, le cardinal Wiseman, dans son histoire si intéressante : « Souvenirs sur les quatre derniers Papes. » Secouant le joug des factions qui voulaient le mettre en tutelle, s'affranchissant des puissants hommes d'Etat qui prétendaient lui imposer leur politique, il convoqua les peuples, réclama des rois protection pour les pèlerins, ouvrit les bras de sa miséricorde aux dissidents eux-mêmes. Le succès fut prodigieux. Léon XII, dit Crétineau-Joly, n'avait pas douté des peuples, les peuples lui tenaient compte de cette paternelle confiance. »

Le Saint-Père présida lui-même à tous les préparatifs de la rénovation spirituelle de la grande famille chrétienne. Pour purger la ville du péché et en faire un lieu saint à tous ceux qui viendraient y chercher l'édification, il fit prêcher des missions dans toutes les églises et, la foule débordant des enceintes sacrées, jusque sur les places publiques. Il assista lui-même, le 15 août, sur un trône dressé en plein air, à la clôture de la mission suivie sur la Piazza Navona par une assemblée évaluée à quinze mille personnes. Pour se faire entendre sur cette immense agora, à défaut de hauts-parleurs,

qu'on ne devait connaître que cent ans après, il fallait une voix de stentor; elle fut trouvée, écrit Wiseman, jointe à un cœur d'apôtre, dans la poitrine du chanoine Muccioli.

Rien n'échappait, d'ailleurs, à la sollicitude ardente de ce Pape valétudinaire. Ordre par lui fut donné de réparer les sanctuaires, les ornements et les objets du culte, de restaurer les églises — un crédit d'un million de lires fut affecté à ces dépenses — de redresser les abus, de régulariser les usages, de remettre en honneur les traditions saintes.

Avec une largeur de vues et une générosité royales, il pourvut à l'hospitalisation des pèlerins pauvres dans le vaste établissement, fondé à cet effet, annexé à l'église de la Trinité *dei pellegrini*, ainsi que dans les monastères désignés par lui pour l'exercice de ce ministère de charité.

Il fit savoir aux ambassadeurs qu'il prenait à sa charge leurs nationaux indigents, et l'on cite du noble Pontife ce mot qui peint sa grandeur d'âme : « Nous irions jusqu'à vendre l'argenterie des églises plutôt que de manquer à notre parole. »

On se fera quelque idée de la manière dont fut pratiquée alors, sous l'impulsion pontificale, l'hospitalité envers les pèlerins par ce chiffre que nous fournit le cardinal Wiseman : pendant le seul mois de novembre, la Confrérie de la Sainte-Trinité hébergea pour une durée de trois jours 39,191 personnes.

Je vais tenter de reproduire ici en raccourci le tableau pittoresque de cette hospitalité romaine au temps du jubilé, tel que l'a tracé largement la plume du célèbre cardinal anglais.

La vaste hôtellerie, partagée en deux sections, l'une pour les hommes, l'autre pour les femmes, et desservie par les confrères et consœurs de la Sainte-Trinité, comprenait au rez-de-chaussée d'immenses réfectoires, à l'étage d'immenses dortoirs. A l'arrivée des pèlerins, on examine leurs lettres de pèlerinage et on leur délivre leur billet. Le soir, ils sont introduits au travail, vaste piscine pourvue d'un grand flot d'eau chaude et d'eau froide, entourée de sièges élevés. Après une courte prière, hommes et femmes séparément, dans la section qui leur est réservée, procèdent au lavement des pieds et à leur pansement, soulagement exquis pour des voyageurs excédés de fatigue à la suite de longs jours, voire de semaines de marche. Parfois, un mouvement ondulant s'étendait dans la foule depuis la porte extérieure jusqu'au travail. Tous comprenaient : c'était le Saint-Père! Il s'agenouillait devant le premier en tête de la ligne des pèlerins et l'homme le plus éminent de la terre se chargeait du plus humble office de la charité.

Ainsi rafraîchis, les pèlerins se rendaient processionnellement au réfectoire. Tout le long du mur s'allonge la table protégée par une grille pour refouler les curieux qu'attire le spectacle de ces innombrables convives de toutes langues, de toutes couleurs. Au fond de la salle, la porte s'ouvre sur la vaste cuisine où d'énormes chaudrons exhalent la vapeur d'une soupe savoureuse, assez abondante pour nourrir une armée. C'était le poste d'honneur; un cardinal ou un gentilhomme ceint du tablier blanc, armé d'une louche, distribuait le liquide bouillant dans les assiettes qu'on lui présentait. Une file de frères échelonnés à la distance de la longueur des bras les uns des autres faisaient passer les assiettes avec l'agilité des ouvriers briquetiers et rapidement chaque convive recevait sa portion fumante. Deux autres plats étaient de même administrés. Chacun avait son servent et souvent se rencontraient parmi les servants des princes, généralement des cardinaux, toujours des évêques, des prélats, des gentilshommes, des prêtres, des bourgeois, des artisans. On rapportait que sous la pauvre livrée de pèlerin, il était venu à Rome des personnages de haut rang, qui, après avoir fait leur triduum de charité, confondus parmi les plus pauvres, continuaient à séjourner dans la ville comme visiteurs.

Le souper fini, la longue file de pèlerins montait au dortoir en chantant un cantique sur le mode alternatif, et le chant allait tantôt grossissant, tantôt s'évanouissant, selon qu'on l'entendait de l'un ou de l'autre côté de l'escalier. Puis, il s'éteignait dans les profonds réduits du dortoir, mais pour renaître encore et croître de nouveau dans les derniers rangs de la troupe qui n'étaient pas encore sortis du réfectoire.

Pendant le jour, on les conduisait aux sanctuaires, on leur prêtait une sorte de retraite préparatoire à la réception des Sacrements; après trois jours, on les renvoyait en paix, les laissant libres de regagner leurs foyers ou de séjourner dans la ville pour leur compte.

* * *

Le Pape fut l'âme de toute cette œuvre de sanctification.

Le 24 décembre 1924, il avait ouvert la Porte sainte, frappant du marteau d'argent la maçonnerie qui l'obstrue; puis après la chute de celle-ci, avait le premier, une torche à la main, pénétré dans la basilique vaticane, la reine des églises, suivi de toute sa cour et d'une foule immense.

Il devait largement payer de sa personne. Il gagna courageusement les indulgences en dépit de sa lamentable santé, multiplia sa présence à toutes les cérémonies; il servit tous les jours à table, dans son propre palais, douze pèlerins. Wiseman atteste l'avoir vu de ses propres yeux accompagner un pèlerinage du Vatican à la Chiesa Nuova nu-pieds, ne portant que de simples sandales, rappelant à tous saint Charles de Milan, l'intercesseur public dans une grande calamité. Il visita les prisons, réconforta les détenus, rendit la liberté à plusieurs, adoucit le sort de tous.

En un mot le Saint Pontife fut l'entraîneur du monde chrétien dans la voie de la pénitence rédemptrice.

En dépit de tous les obstacles, insécurité des routes, embarras suscités par les gouvernements tracassiers et hostiles, les foules aimantées par Rome accoururent et, d'après le témoignage de l'historien Moroni, le concours mondial s'éleva au chiffre de 376.000 pèlerins.

Tant de zèle déployé, tant d'austérités affrontées faillirent mettre au tombeau Léon XII dont la santé fut toujours chancelante. Condamné à un repos absolu pendant cinq mois, on pensait déjà à sa succession, lorsque, rétabli comme par miracle, il retrouva des forces pour présider en novembre à des canonisations et le 24 décembre fermer la Porte sainte. Il étendit le jubilé à l'univers catholique pour l'année 1826 et le mouvement d'épuration des mœurs, de renouvellement chrétien se propagea par le monde.

Le court pontificat de Léon XII, qui mourut en 1828, marque une étape importante dans l'histoire de l'Église. Nulle part, sans doute, elle ne triomphe définitivement, mais partout, note l'historien Mouret, elle lutte, partout elle prélude à ses conquêtes futures. Secouée par la grâce de ce jubilé, que Léon XII avait été seul à vouloir, la catholicité se ressaisit, la foi se réveille : en France, la jeune école catholique se dresse contre le gallicanisme; en Allemagne, la jeune école de Munich jette un vif éclat; la renaissance à la foi catholique se prépare en Angleterre; l'Irlande, la Belgique, la Pologne, ces trois sœurs immortelles, marchent vers leur libération; l'Œuvre de la Propagation de la foi se développe avec puissance pour restaurer les missions lointaines, de nouvelles congrégations forment les réserves dont l'Église aura besoin pour ses futurs combats.

Ce renouveau spirituel est sorti du branle donné par Léon XII, et il faudrait ne rien entendre à l'action des forces surnaturelles pour ne pas reconnaître dans le jubilé de 1825-1826 le mystérieux levier dont la Providence s'est servi afin de soulever l'indifférentisme religieux où le monde s'enlaidit.

Je me borne à l'évocation de cette page d'histoire, je la livre aux méditations de nos lecteurs, les suppliant de se rendre attentifs aux desseins mystérieux de la divine sagesse dans l'octroi de la grâce jubilaire, à l'heure grave que nous vivons.

J. SCHYRGENS.

ROME.

L'Art Chrétien

Une lettre de S. Em. le Cardinal Gasparri à l'Arte Cristiana.

Il y a quelques jours, l'*Osservatore Romano*, organe officieux du Vatican, reproduisait une lettre du Cardinal Gasparri à Don Giuseppe Polvara, directeur de l'*Arte Cristiana*, publication intéressante, fondée, quelques années avant la guerre, par Don Cesare Constantini, de Venise, depuis évêque de Fiume, et aujourd'hui délégué apostolique à Pékin.

Nous croyons utile de signaler ce document à l'attention des catholiques de Belgique.

L'*Osservatore Romano* accompagne la lettre du Cardinal Gasparri des paroles suivantes : « Pour compléter en quelque sorte nos impressions sur l'Exposition biennale romaine, nous sommes heureux de publier la lettre que l'Éminent Cardinal Gasparri, secrétaire d'Etat de Sa Sainteté a envoyée

au Rév. Don G. Polvara, directeur de la célèbre revue *Arte Cristiana*. Les idées qui y sont exprimées sont si éloquentes qu'elles rendent tout commentaire superflu. »

Voici donc une traduction aussi littérale que possible de ce document, où la pensée du Saint Père apparaît si claire qu'il n'y a pas moyen, nous semble-t-il, de se méprendre sur sa portée.

Par l'hommage filial des fascicules de l'*Arte Cristiana* parus l'an dernier, vous venez, très révérend Monsieur, affirmer de nouveau à Sa Sainteté le noble programme de la *Revue*, promouvoir le culte de l'art dans le Saint temple de Dieu et servir ainsi, pour sa part, la grande cause de la restauration chrétienne.

En encourageant, comme elle se propose de le faire, toutes les manifestations artistiques du culte, depuis les plus élevées, telles que la peinture et la sculpture, jusqu'aux plus modestes, telles que les tissus et la broderie, votre excellente publication rappelle la pensée profondément belle et intensément chrétienne que, fils de la nature et dès lors petit-fils, en quelque sorte, de Dieu, l'Art a pour mission d'élever l'homme, par dessus les beautés multiples du créé, à la Beauté unique, synthétisée dans la perfection de Dieu.

S'inspirant d'un semblable idéal, le programme de votre *Revue* est un champ plus apte, que jamais à donner une preuve nouvelle que l'Église a toujours agréé et favorisé les arts, à la condition que, fidèles à leur but très noble, ils n'adoptent pas des formes incompatibles avec les principes naturels de l'honnêteté et de la décence; qu'ils se maintiennent étrangers à toute mentalité qui s'érigerait mal à la dignité de la maison de Dieu; et qu'ils ne cherchent pas à frapper l'imagination par les innovations malsaines d'écoles malsaines.

Que si la versalité des goûts, les aberrations de la mode, et aussi le respect humain, parviennent à faire tolérer des productions de ce genre, qu'on ne leur permette pas toutefois de pénétrer dans les familles, qu'on leur ferme surtout les portes du temple; et qu'on ne profane pas, en le leur appliquant, le nom de chrétien ou celui de sacré.

Heureux de voir l'*Arte Cristiana* résolue à combattre au premier rang, à visage découvert, toute déviation artistique, et à proclamer, contre le faux principe de l'Art pour l'Art, celui de l'Art au service du perfectionnement de l'Humanité, l'Auguste Pontife se plaît à encourager les promoteurs de la *Revue*, forme le vœu que leur activité produise une œuvre durable d'élévation morale et religieuse, et leur accorde, à eux, et d'une manière particulière, à votre Révérence et à tous vos collaborateurs, la Bénédiction Apostolique.

(Signé) Card. GASPARRI.

Nos lecteurs se rappellent sans doute en quels termes fut critiqué dans l'*Arte Cristiana*, certain « Chemin de la Croix » exposé, à l'occasion de la Biennale, et qu'on y avait impudemment envoyé, malgré une récente mise à l'index. Depuis, nous avons en connaissance des critiques sévères que provoqua, à Rome, en haut lieu, le frontispice du Congrès eucharistique d'Amsterdam, et de la défense faite à d'éminentes personnalités catholiques hollandaises d'introduire des œuvres de ce genre dans aucune église de leur pays.

Si nous avons tenu à donner la traduction de la lettre du Cardinal Gasparri et à souligner ainsi la noble pensée du Pape, ce n'est point par esprit de combat, ni par esprit d'opposition à l'un ou l'autre artiste chrétien; c'est simplement par le sentiment que nous remplissons notre devoir vis-à-vis de l'Art chrétien en tâchant d'en écarter certaines tendances modernes qui sont par trop subversives; c'est aussi que nous sommes convaincu que les atteintes au bon sens, même en Art, font, d'une sorte fatale, le plus grand mal à la religion catholique.

Th. BONDROIT.

Catholiques Belges

soutenez notre effort

d'apostolat intellectuel

ABONNEZ-VOUS à la

REVUE CATHOLIQUE des Idées et des Faits

Imp. A. L'ESIGNE, 27, rue de la Charité, Bruxelles.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE DE BELGIQUE

Société anonyme fondée par arrêté royal du 28 août 1822

3, Montagne du Parc BRUXELLES

FONDS SOCIAL :

100,000 Titres de Capital . . fr. 100,000,000

100,000 Parts de Réserve . . fr. 250,628,393

Total . . fr. 350,628,933

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Le service d'agence de la Société Générale de Belgique est assuré en province par ses banques patronnées et leurs agences dans plus de 300 villes et localités importantes du pays.

Application générale de l'électricité

A. CORMOND

LUMIÈRE - FORCE MOTRICE

LUSTRERIE - ABAT-JOUR

1, Rue de Gravelines

BRUXELLES



COMPTOIR
D'OPTIQUE



MAISON BLAISE

FONDÉE EN 1885

46, RUE DE LA PAIX IXELLES-BRUXELLES

Jumelles, baromètres, lorgnettes en or, argent et écaille. Instruments de précision. Outillage perfectionné pour le montage des Verres. Lunetterie française et américaine. Exécution rapide et soignée des ordonnances de MM. les oculistes.

Même Maison en face au 49

HORLOGERIE — BIJOUTERIE — ORFÈVRE

Décoration

G. Veraart

25, Place Van Meyel. ETTERBEEK (Bruxelles)

PEINTURE — DÉCOR
AMEUBLEMENT

ENTREPRISE GÉNÉRALE
DE DÉCORATION INTÉRIEURE

LIBRAIRIE SAINT-LUC

MAISON LIELENS

R. VAN ESPEN-DUFLLOT SUCC.

26, rue de la Montagne BRUXELLES

Missale romanum. — Breviarum romanum.
— Livres liturgiques. — Ascétisme. —
Grand choix de livres de prières et de
chapelets. — Imagerie religieuse. —
Cachets de 1^{re} communion.

Typographie — Lithographie. — Reliures.

Tous ceux qui font de la POLICOPIE
emploient

LA PIERRE HUMIDE

A REPRODUIRE

MARQUE « AU CYGNE »

Tout s'efface comme sur une ardoise

Nombreuses références dans le monde entier.
Envoi franco. — Nombreux dépôts en Belgique.

Demandez catalogue :

USINE CYGNE, ST MARS LA BRIÈRE (Sarthe)

ORFÈVRE

Christofle

ORFÈVRE ARGENTÉE ET
DORÉE — ORFÈVRE D'AR-
GENT — SERVICES DE TABLE
— SERVICES A THÉ —
— SURTOUT CANDÉLABRES —
CADEAUX ET CORBEILLES
DE MARIAGE
— COUPES DE SPORTS —

SUCCURSALE DE BRUXELLES

58, rue des Colonies

— Téléphone 177.87 —

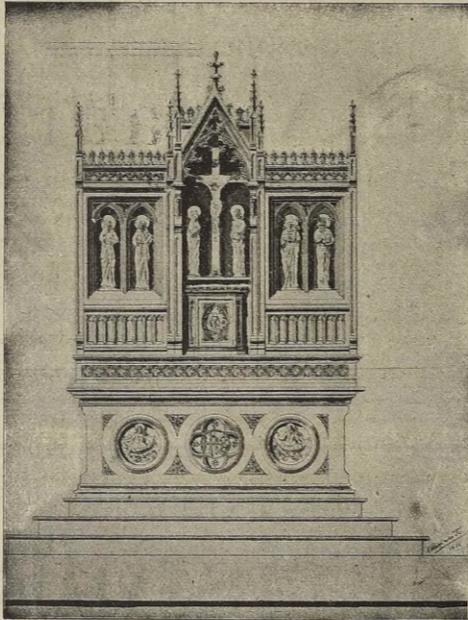
GRANDS ATELIERS D'ART RELIGIEUX

COMPAGNIE DES ARTS

POPPE & C^{ie}, BRUXELLES

SOCIÉTÉ ANONYME

CAPITAL ; 3.000.000 DE FRANCS



STUDIO — ATELIERS — BUREAUX
15, 17, 19, rue de la Croix-de-Pierre
BRUXELLES — Téléph. : 479.60-483.11

Adresse télégraphique : Artes-Bruxelles
 Comptes Chèques Postaux n° 1057-27



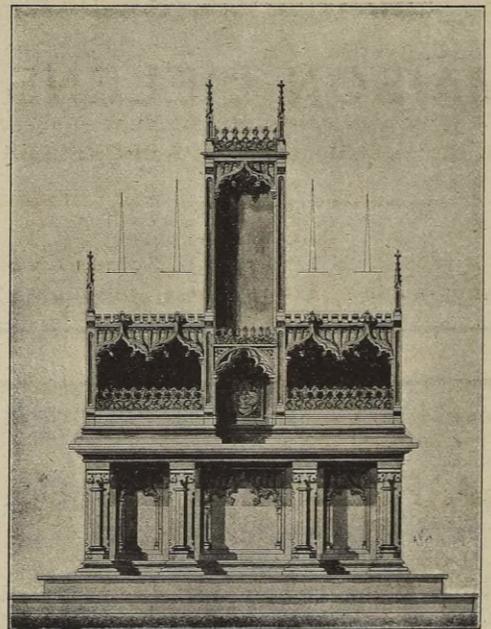
Spécialisés pour l'exécution de tous travaux de
 MOBILIER D'ÉGLISE — SCULPTURE
 --- PEINTURES RELIGIEUSES ---
 TABLEAUX — DÉCORATION MURALE
 STATUAIRE — BRONZE, CUIVRE, etc.
 EN TOUTES MATIÈRES ET EN TOUS STYLES



PRIX — DESSINS — DEVIS — VISITES
 Gratis sur demande



ENTREPRISES GÉNÉRALES (Belgique, Étranger)
 FOURNITURES COMPLÈTES
 pour ÉGLISES, CHAPELLES ET SACRISTIE



Caisse Générale de Reports et de Dépôts

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : BRUXELLES, rue des Colonies 11

Capital : 20,000,000

Réserves : 24,000,000

TOUTES OPÉRATIONS DE BANQUE

Comptes de Chèques et de Quinzaine

-- Dépôts de Titres et de Valeurs --

Lettres de Crédit -- Prêts sur Titres

- - - - Coffres-Forts - - - -

BUREAUX DE QUARTIER :

Place Bara, 14, Cureghem. Rue des Tongres, 60 - 62,
Parvis St-Gilles, St-Gilles. Etterbeek.
Place Saintelette, 26, Mo- Place Liedts, 18, Schaerbeek
lenbeek. Rue du Bailli, 79, Ixelles.

Billaux Grossé

BRUXELLES

16, rue des Colonies

Art Religieux
Ornements d'églises

Sculptures Statues
Orfèvreries Cnivres
Broderies Mobilier. etc.

Drapeaux de Sociétés.

♦ ♦ ♦ CARRELAGES ♦ ♦ ♦

J. Swartenbroeckx

6, Avenue de la Porte de Hal

Téléphone B 15911 BRUXELLES Téléphone B 15911

♦ ♦ ♦ REVÊTEMENTS ♦ ♦ ♦



Banque de l'Arrondissement d'Anvers

SOCIÉTÉ ANONYME

Siège social : Longue rue Neuve, 107-111 ANVERS
Succursale; Rue Théophile Roucourt, 2 BERCHEM-lez-Anvers

Comptes chèques. — Ouvertures de crédit. —
Comptes à terme. — Comptes de quinzaine. —
Caisse d'épargne. — Location de coffres-forts. etc.

A la Grande Fabrique

Maison fondée en 1877

Téléphone 3003

Diplôme d'honneur à l'Exposition de Bruxelles en 1910.

E. Esders

26, Rue de la Vierge Noire, 26

BRUXELLES

VÊTEMENTS POUR HOMMES, DAMES
ET ENFANTS

Livrées et uniformes. — Vêtements de sports
et voyages. — Lingerie. — Bonnetterie. —
Chapellerie. — Ganterie. — Chaussures. —
Cannes. — Parapluies. — Fourrures. — Modes.

CHOCOLAT

*Le Chocolat Duc
surpasse tous
les chocolats*



DU C'ANVERS

LA GRANDE
MARQUE BELGE



La Voix de son Maître

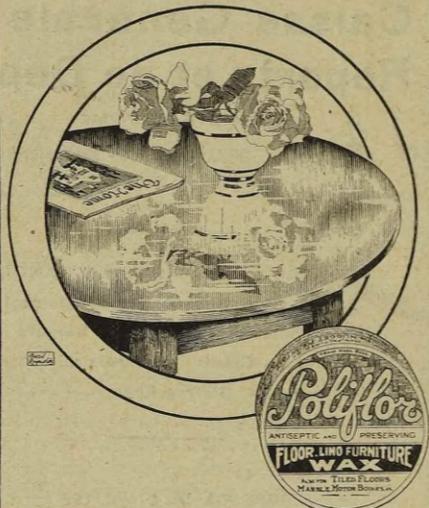
La marque qui se trouve sur tous nos
Gramophones et Disques

C'est le symbole de la suprématie

Demandez nos catalogues et l'adresse
du revendeur le plus proche.

C^{ie} française du Gramophone

BRUXELLES
171, boulevard Maurice Lemonnier
65, rue de l'Ecuyer
42, place de Meir. Anvers.



"NUGGET"
POLISH POUR CHAUSSURES

Fabriqué par THE NUGGET Polish C^o

Maison fondée en 1873 VAN CAMPENHOUT Frères et Sœurs

François VAN NES Successeur

13, Rue de la Colline, 13 -- BRUXELLES -- Téléph. : 227.64

TYPOGRAPHIE — LITHOGRAPHIE — PAPETERIE — MAROQUINERIE
FABRIQUE DE RÉGISTRES — COPIE-LETTRES
CHAPELETS — ARTICLES DE BUREAU — LIVRES DE PRIÈRES.

Usine électrique : 36, Rue Vanderstraeten, 36, Molenbeek-Bruxelles

LA MAISON DU TAPIS BENEZRA

41-43, Rue de l'Ecuyer, 41-43 - BRUXELLES

TAPIS D'ORIENT, ANCIENS et MODERNES.
— MOQUETTES UNIES tous les tons. —
TAPIS D'ESCALIERS et D'APPARTEMENTS
— (divers dessins et toutes largeurs). —

CARPETTES DES FLANDRES ET AUTRES
— (imitation parfaite de l'Orient). —
TAPIS D'AVIGNON UNIS ET A DESSINS.

Les prix défient à qualité égale toute concurrence.

ATELIER SPÉCIAL POUR LA RÉPARATION DES TAPIS